La
Revue Théâtrale

Abonnements & Vente à la Librairie du FIGARO
26, Rue Drouot, Paris

Nouvelle Série. N° 22.
Prix net..... 1 fr. 50
Étranger..... 2 fr.

MLLE SERGINE
Dans Armide et Gildis.

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Académie française ; Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis James, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés, créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire toute leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — — Six mois : 30 francs. — Trois mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : 37 fr. 50. — Trois mois : 18 fr. 75.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie.
Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : 46 francs — Trois mois : 21 fr. 60.
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du " Figaro ", 26, Rue Drouot — PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : 2 fr. net ; à l'étranger : 2 fr. 50.
Abonnement : 22 fr. ; Départements, 24 fr. ; Étranger, 28 francs)

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur ; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch.-Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*

(Prix du numéro : 3 francs net ; à l'Étranger : 3 fr. 50.
Abonnements : 36 francs par an pour la France et 42 francs pour l'Étranger).

Parfumerie V. RIGAUD

PARFUM CAMIA

EXTRAITS ❖ SAVONS ❖ POUDRES DE RIZ
EAUX DE TOILETTE ❖ EAUX DE COLOGNE

Téléphone 278-74

Parfumerie V. RIGAUD
1, Faubourg Saint-Honoré (Rue Royale) — PARIS

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac
APRÈS LES REPAS 2 OU 3
PASTILLES VICHY-ÉTAT
Facilitent la digestion

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO XXII

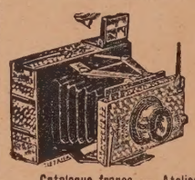
Chronique de Quinzaine	Edouard Gauthier.
Grands Concerts	Henry Céard.
Entr'actes	George Vanor.
Notre Jeunesse	Camille de Sainte-Croix.
Pièces gaies : *Une Affaire scandaleuse*	Félix Galipaux.
Armide et Gildis	Gustave Kahn.
Don Juan à l'Opéra-Comique	Jules Martin.
Revue des Critiques	Albert Dayrolles.
La Mise en Scène	Théodore Massiac.
Sonnets de l'Entr'acte	Henri Second.
Le Théâtre dans le monde	Mme Nancy-Vernet.
Théâtres à Côté	Henry Fransois.
Concerts et Music-halls : La Scala	G. F.
La Mode au Théâtre. — Livres à lire.	

ABONNEMENT D'UN AN :
France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Etranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot.*

SEUGNOT
CONFISEUR
Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes
BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS
28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

Le bonjour dont il est saturé fait que le
SAVON TOLÉDO
adoucit la peau et la débarrasse des *feux, rougeurs.*
Dépôt : 43, boul. de Belleville, Paris — 2 fr. la boîte de 3.

Fleurs naturelles de LION Fleur
LES PLUS APPRÉCIÉES
Pour les Couronnes et Fleurs de deuil
Couronnes de luxe — Grand Modèle d'Art nouveau depuis 20 fr.
Coussins et Croix — Violettes, Pensées, Parmes et Orchidé depuis 30 fr.
LIVRAISONS IMMÉDIATES
LION Fleurs, *2 et 19, Boulevard de la Madeleine.*
Téléphone 247 2



Appareils et Fournitures Photographiques
ANCIENNE MAISON
DOM MARTIN
51 bis, Boulev. Saint-Germain — PARI
MAURICE LANGUELLIER, Suc.
Catalogue franco — Ateliers pour tirages d'Amateurs — Livraison rapide

23, Avenue de la Grande-Armée PARIS
Automobiles
RICHARD-BRASIER
PREMIER des Éliminatoires Françaises
GAGNANT de la
Coupe GORDON-BENNETT (1904)

CRÈME SIMON

GERMANDRÉE
EN POUDRE ET SUR FEUILLES
BREVETÉ — Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* S. G. D. G.
Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

DENTIFRICES BOTOT — *Exigez la Signat.* BOTOT. EN VENTE PARTOUT

DERNIÈRE CRÉATION "DIVINE ESSENCE" PARFUM CÉLESTE
NE SE TROUVE QU'A LA GRANDE PARFUMERIE
7, Boulevard Poissonnière, PARIS
LE GRAND FLACON 10 fr. Franco Partout

La Revue T.M. Théâtrale

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro

France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

G. FRAPPIER
Secrétaire de la Direction

Arm. GEOFFROY
Secrétaire de l'Administration

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94.

CHRONIQUE DE QUINZAINE

THÉATRE DE LA RENAISSANCE : *l'Escalade, comédie en 4 actes et 5 tableaux, de M. Maurice Donnay.* — PORTE-SAINT-MARTIN : *Napoléon, épopée en 3 parties, 6 actes et 40 tableaux, de Martin Laya.* — DÉJAZET : Tire au Flanc, *comédie en 3 actes, de MM. A. Sylvane et Mouezy-Eon.* — VARIÉTÉS : *reprise du* Petit Duc. — BOUFFES-PARISIENS : *la* Fin de l'Amour, *fantaisie en 4 actes, de Roberto Bracco, et reprise de* Don Piétro Caruso.

Le théâtre de genre nous garde peu de distraction. On le voit s'attacher, trop assidûment, soit à la projection servile d'incidents de notre vie, soit à l'examen de choses abstraites, soit à l'analyse de thèmes diffus. Il solennise son expression comme à plaisir, et ses mines doctes et son allure pédante deviennent entièrement insupportables. Non, vrai, il faut se gaudir un peu de la prétention qu'affichent nos comédistes de soutenir sur du dialogue, pendant les sept quarts d'heure d'un spectacle, la discussion des thèses morales les plus profondes, l'étude des problèmes sociaux les plus scabreux. Avec infiniment de sérieux, le théâtre de genre en est à scruter les états psychologiques des milieux, à décortiquer les êtres, à ausculter les âmes, et son action ne dépasse plus les salons. A celui qui, voulant se libérer de la navrance et de l'énervement des réalités, loua cher son fauteuil, il reproduit, en simili, la situation effective qu'il entendait fuir ou qu'il voulait oublier.

Quel besoin avons-nous de revoir au théâtre, déformé par la convention des tréteaux, le fait vécu, ou observé, ou côtoyé par nous chaque jour ? Et, naturellement, ce théâtre touche-à-tout ne résout rien des difficultés qu'il affronte, ni ne remédie aux circonstances qui attirent son examen. Il ne comble point de lacune, il ne prescrit nul remède, et n'imagine, le plus souvent, que de pauvres conclusions aux matières qu'il fit siennes bien à tort.

Ainsi, à la Renaissance, on représente — ornées de jolies élégances — les affres amoureuses d'un théoricien qui faisait profession de paralogisme passionnel. Le sujet n'est pas neuf ; l'expérience nous apprit comment, dans le domaine de l'amour, les fauteurs de principes sont étrillés par la pratique.

Guillaume Soindres, figurez-vous, poussa la négation de l'amour-sentiment jusqu'au point d'organiser un laboratoire devant rechercher des moyens matériels prophylactiques et thérapeutiques pour traiter la passion en tant que désordre strictement physiologique. Sa prétention doctrinale devait éprouver, dans sa propre personne, l'échec le plus décisif.

Guillaume Soindres, à ce qu'on dit, ne fut jamais gagné par une attirance féminine ; or, il suffit qu'une suggestive coquette, en mal de curiosité, apparaisse parmi ses cornues pour que, sur le moment, son cœur s'irradie. La dame, elle, ne se soucie de M. Soindres qu'en vue d'en faire une curiosité de son salon. Le

Dessin de A. Loir.

L'Escalade. — IVe Acte.

L'Escalade. — Iᵉʳ Acte.

savant aura beau parler merveilleusement sa neuve passion, Mᵐᵉ de Gerberoy n'en réservera pas moins ses faveurs à certain jeune mondain frivole et jacasse. Alors, tel un jouvenceau, Guillaume fuit, mais revient bientôt — guéri, à ce qu'il croit — dans une villégiature où fréquente son ancien flirt ; il affecte des airs détachés, et cependant il suffit de l'influence d'une nuit d'orage pour raviver son amour et lui faire commettre une équipée grotesque, qui ruine d'un coup sa haute méthode d'antan. A la nuit, Guillaume Soindres se saisit d'une échelle, et, par une fenêtre, saute dans la chambre de Mᵐᵉ de Gerberoy. Voilà l'*Escalade*. Il en ressort un délicieux dialogue, une scène invraisemblable et un dénouement illogique. Mᵐᵉ de Gerberoy ne se fâche point contre M. Soindres, elle écoute son discours, se laisse toucher et accepte de devenir la femme de l'ex-théoricien. Fort bien. Mais, au point de vue raison, est-il possible que la dame accepte aussi aisément la violence qui lui est faite ? Puis, ce docteur mué en Roméo est ridicule, et jamais les femmes ne se rendent au ridicule. Et, enfin, toute union sérieuse était impossible entre Guillaume Soindres, intellectuel profond, et Mᵐᵉ de Gerberoy, versatile et nerveuse comme sont les mondaines.

Abstraction faite de son thème, l'*Escalade* compte de savoureux agréments : des incidents secondaires tout à fait aimables, son dialogue, qui est du Donnay le meilleur, et son interprétation parfaite avec M. Guitry (Guillaume Soindres), Mᵐᵉ Brandès (Cécile de Gerberoy), M. Guy, frère d'icelle, adorablement fin, naturel et bonhomme ; M. Arquillière et M. Noizeux, adjoints du doctoral M. Soindres ; Mᵐᵉ Juliette Darcourt, une invitée très farce ; Mˡˡᵉ Dorziat, rivale un peu passive de Mᵐᵉ de Gerberoy ; Mˡˡᵉ Heller, gentille désespérée et gracieux sujet d'expériences pour étude du mal d'amour.

L'Escalade. — IIIᵉ Acte.

A l'encontre de ce qu'on pourrait supposer, *Electra* ne se joue plus à la Porte-Saint-Martin ; l'on représente, en ce lieu, le *Napoléon* de Laya ; une épopée cinématographique en couleur, dont la couleur n'est pas toujours bonne, et dont — à l'exception de M. Duquesne, beau Napoléon, et de Mᵐᵉ Charlotte Barbier, Joséphine dolente — les acteurs ne doivent pas être observés de trop près.

Cl. Studia-Lux.

Mˡˡᵉ Jeanne Saulier, dans le *Petit Duc*.

L'on s'amuse énormément à Déjazet. Le *Tire au Flanc* qui s'y donne est, en sus d'une comédie bien faite, une admirable histoire pour rire. Il s'agit là d'aventures de caserne ingénieusement cousues, complètement exemptes de grossièretés et remplies de joie. Ce *Tire au Flanc* est mené bon train par une troupe d'élite, où se comptent : Mˡˡᵉ Luce Colas, dont on sait le talent comique, Mˡˡᵉ Blanche Soris, Mˡˡᵉˢ Berthe Berty et Oviès, M. Charlier, colonel épique, M. Philippon, M. Max André et un extraordinaire bout-en-train, M. Hasti, qui pourrait bien, d'ici peu, gagner du galon et passer à une garnison plus importante. Grâce à son discernement qui lui fit élire cette gaieté, M. Roll jouira d'une longue suite de soirs heureux.

En attendant que soient prêts les *Dragons de l'Impératrice*, l'Opérette française a remis en scène le *Petit Duc*. Et l'on a pris plaisir à réentendre les jolis airs que M. Charles Lecocq mêla dans l'escapade du jeune monsieur de Parthenay et de Blanche, sa duchesse mignonne. L'on regretta un peu que la qualité des violons surpassât le mérite des chanteurs, mais M. Vauthier — Montlandry — donna de la voix pour les acteurs de la distribution qui en manquaient ; puis Mˡˡᵉ Jeanne Saulier se montra si charmante et Mˡˡᵉ Edma Favart si ingénue, Brasseur et Mᵐᵉ Marie Magnier furent si comiques et l'escadron figurant évolua si bellement que l'on ne pensa pas trop à Jeanne Granier et que l'on se récréa bien quand même.

L'*Escalade* — IVᵉ Acte.

Au Théâtre-Bour, la *Fin de l'Amour*, de M. Roberto Bracco n'a pas duré. C'est une fantaisie un peu italienne pour nous, je veux dire, par là, une action trop faite à l'avantage du jeu mimique où les Italiens sont maîtres ; une action capricieuse qui procède par bonds, et quelquefois, quand le bond est réussi, le recommence.

Quatre actes établis sur un fait unique : poursuite d'une semi Penélope par cinq aimeurs et un mari intermittent, quatre actes, c'est beaucoup. Par contre, *Don Piétro Caruso*, du même auteur — que nous connûmes à la Bodinière — Piétro Caruso, personnage à la fois bohème, crapule et tragique sert à la composition d'un excellent drame court, intensément observé et fort impressionnant. Ce Piétro fut remarquablement joué par M. Bour dont c'est peut-être le meilleur rôle.

Edouard GAUTHIER.

Dessins de A. Loir.

AUTOUR DES CONCERTS

F. Liszt.

Au concert Lamoureux, au concert Cortot, je songeais que nous ne sommes guère justes pour Liszt. Le virtuose fait tort au compositeur et l'exécutant, avec toute son habileté, empêche de rendre justice à l'homme de génie.

Il faut entendre ici génie au sens latin du mot, qui signifie invention, trouvaille, initiation, perspicacité, enthousiasme, et n'implique pas la réalisation complète d'un chef-d'œuvre absolu. Or, Liszt, son piano fermé, possède à un degré singulier les plus hautes, les plus précieuses qualités de l'artiste. Il a des dons d'apôtre et des visions de précurseur. Avec plus de fougue que de goût, parfois, mais avec une puissance nouvelle et incontestable, il fait prendre à l'orchestre coloré et brutal au gré de sa débordante fantaisie des aspects inattendus, et il étonne par la souplesse de son instrumentation autant que par son audace.

Par de là Beethoven, il cherche une nouvelle manière d'expression sonore et crée le poème symphonique que beaucoup, et des meilleurs, emploieront après lui, sans songer à lui rendre hommage. *Faust symphonie* reste comme une de ses conceptions les plus admirables. Et quelle difficulté pour lui, cependant, de faire entendre les accents nouveaux après la *Damnation de Faust*, de son ami Berlioz, qu'il admire et qui, cependant, ne l'influence pas ! Il sait rencontrer une originalité particulière pour la scène du jardin, pour la sérénade de Méphistophélès, découvre du diabolique quand l'enfer même semble épuisé, et des phrases d'amour mystérieuses et profondes qui déjà flottent dans les voluptueuses ténèbres de l'orchestre, comme l'écharpe d'Yseult, au deuxième acte de *Tristan*.

Liszt, et c'est, pour moi, son autorité suprême, aime la musique de quelque façon qu'elle se manifeste. L'ancienne, qu'il interprète à huis-clos, avec un sens et une pénétration divinatoires, dans ces crépusculaires soirées dont Berlioz a fixé l'inoubliable souvenir. La nouvelle, il l'adopte. De sa personne, de sa plume, de son piano, il se dévoue pour elle. C'est lui qui fait jouer, en Allemagne, le *Lohengrin* de Wagner exilé et, dans une brochure au style enflammé, l'explique à la foule. C'est lui qui réduit au piano la *Symphonie Fantastique* de Berlioz, travaille ainsi à l'approcher du public ; et le voilà qui, par un large esprit de prosélytisme et pour assurer la diffusion des chefs-d'œuvre qu'il aime, orchestre des polonaises de Weber, et fait toutes les transcriptions qu'il croit utiles à la fortune intellectuelle de ses amis dans l'art.

Son exemple de générosité a été suivi, et j'en trouve la preuve, au concert Colonne, dans la récente production de M. Gabriel Pierné instrumentant le *Prélude, Cheval et Fugue* de César Franck, composition pour piano que, par vénération, l'adroit adaptateur poussa jusqu'à l'orchestre. Telle est la puissance des maîtres que leurs œuvres, écrites dans des conditions voulues et spéciales, suggèrent à leurs dévots des sonorités plus grandes encore que les sonorités dont ils se contentaient. On éprouve cette sensation en écoutant certaines sonates de Beethoven. Elles font rêver de moyens d'expression plus considérables et les thèmes, sur les touches, semblent appeler des violons, des altos, des violoncelles, des cors, tout l'appareil d'une polyphonie dont le maître semble trop discrètement privé. Dès lors, il est facile de comprendre comment M. Pierné, cédant à un entraînement fatal pour un disciple convaincu, s'est complu à tirer une épreuve en couleur de la plaque musicale impressionnée par son maître. Il y a là un phénomène de culte et de respect supérieur aux plus légitimes critiques. Les croyants façonnent toujours leur Dieu à leur image, et se laissent aussi un peu voir au travers. Ni César Franck, ni M. Pierné n'ont souffert de cette transparence. Tous deux furent fort applaudis. M. Pierné, plus tard, fut applaudi tout seul dans l'interprétation de la symphonie en *ut* mineur.

Beethoven, on s'en souvient, s'en remettait au seul métronome pour la direction de ses œuvres. Mais il est bien malaisé que le chef d'orchestre, quelque docile qu'il soit, ne mêle pas à la musique évoquée sous son archet quelque chose de son émotion et de son sentiment personnels. De là des nuances de mouvements, des singularités d'attaques qui, sans détruire l'architecture générale, étonnent ou séduisent, fâchent les uns et font rêver les autres. Les amis de la tradition ne cherchent rien au delà des perspectives connues ; d'autres veulent voir de plus loin et sont reconnaissants des horizons sonores qui, à tort ou à raison, sont soudainement ouverts devant eux. C'est cette sympathie de sensibilité éveillée à l'improviste que le public témoigna à M. Pierné, alors qu'il lui pardonna de négliger la correction mathématique pour essayer de déterminer un plaisir imprévu. Mais comme nous sommes loin de l'époque où Berlioz, avec une patience héroïque, s'évertuait, dans ses articles, à faire comprendre les beautés de cette symphonie en *ut* mineur !

Dessin de A. Loir.

M. Gabriel Pierné.

Dans son grand travail d'initiation, il indiquait avec subtilité quel parti Beethoven, notamment dans la symphonie en *la*, savait tirer des thèmes populaires. C'est, en ce moment, une très heureuse tentative des musiciens français d'utiliser les mélodies nationales éparses dans les campagnes du centre, les landes du sud-ouest, les brumes de la rivière et de la mer. Les étrangers, tel M. Rimski-Korsakoff, excellent dans ces transcriptions de l'âme obscure et musicale des foules, et son succès doit être un encouragement pour nos compositeurs. Aux tentatives déjà faites par M. Guy Ropartz dans *Pêcheurs d'Islande;* par M. Vincent d'Indy, *Variations sur un thème cévenol;* par M. Saint-Saëns introduisant une marche française dans sa *Suite algérienne*, se sont ajoutés, ces temps derniers, et à la satisfaction générale, les poèmes légendaires de M. Périlhou et, plus récemment encore, les *Impressions pyrénéennes* de M. Coquard.

Peut-être conviendrait-il de ne pas limiter ces recherches aux seules reproductions d'effets de danse ou de religion. En dehors des cantiques et des rondes, une immense musique, non encore formulée sur le papier, est répandue partout dans les provinces de la France. Heureux qui saura bien l'entendre et la noter avec art ! Il trouvera là des modèles et des inspirations favorables au développement ou de son talent, ou de son génie. Et, pour finir par le retour du motif exposé en tête de cet article n'oublions pas que Liszt a donné l'exemple de cette patriotique initiative. Par ses rapsodies hongroises, il a révélé l'âme héroïque et voluptueuse des magyars. Ainsi, plus encore qu'à sa gloire personnelle, il a travaillé à la gloire musicale de son pays.

Henry CÉARD.

ENTR'ACTES

Les sifflets récidivent leurs expressions aiguës dans ces séances de musique dominicale qui sont les vêpres des fidèles de la Symphonie. C'est que les chefs d'orchestre s'obstinent à donner des concertos exécutés par un instrumentiste isolé, et que le public paye un demi-louis pour apprécier des ensembles. MM. Colonne et Chevillard le savent bien. Le spectateur qui paye sa place au théâtre veut entendre une pièce et non un monologue ; l'auditeur du Nouveau-Théâtre et du Châtelet vient entendre un orchestre et non un soliste, une symphonie et non un concertino.

Mais les concerts Colonne et Lamoureux sont les deux derniers salons où l'on siffle.

Sans historiographier cette note sibilante qui s'ajoute aux harmonies de l'orchestre et aux gammes affolées du piano, l'on peut dire que l'on ne siffle plus guère les pièces de théâtre proprement dites. Le commerce des sifflets se perd. Quant aux clefs forées, on les a laissées dans son pardessus, excepté pour assister à des pièces à clefs, et alors c'est justice.

Pradon fut un des premiers et des plus sifflés parmi les auteurs tragiques ; il se siffla lui-même. Une anecdote ignorée nous le montre à la première de sa pièce : *Statira* (1679). Il écoutait ses alexandrins avec recueillement, et avec indignation les avis sifflottants de la cabale. Un ami lui conseilla de payer d'audace et d'esprit et d'imiter les cabaleurs. Pradon porta à ses lèvres l'instrument d'appréciation malveillante et fit rage avec les autres. Malheureusement, son voisin, un mousquetaire, l'interpella véhémentement :

— Pourquoi sifflez-vous, monsieur? la pièce est excellente.

— Ah ! c'est trop fort, répondit Pradon. Je ne trouve pas, moi.

Le mousquetaire s'irrita ; des grands mots on en vint aux gros mots ; puis le soldat arracha la perruque du poète, qui riposta par un soufflet. Le mousquetaire partisan de l'œuvre tira son épée contre l'auteur qui la dénigrait, et Pradon fut blessé aussi légèrement que dans un duel de nos jours : dix millimètres de pénétration sur la face dorsale de la main. Et le poète, blessé à la main, mais guéri au cœur, courut chez un apothicaire en s'écriant : « Vite, vite, un peu d'onguent! Ah! le brave mousquetaire qui défend ainsi mes pièces ! »

Cette aventure ne serait jamais arrivée à Alexandre Dumas père, car celui-là, par le privilège d'une grâce spéciale et précieuse, n'entendait jamais les sifflets, ne concédait aucune attention à une marque quelconque de désapprobation. Il s'amusait de son œuvre avant les spectateurs, et même quand ceux-ci n'y devaient point prendre plaisir. On donna *Henri III et sa Cour*, à la Comédie-Française, le lendemain soir de la première représentation d'une tragédie de M. Viennet qui avait été sifflée comme par des locomotives en détresse, avant l'invention des chemins de fer.

— On vous a un peu sifflé hier, monsieur Viennet? demande l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

A ce moment, un spectateur irrité par quelque chose, jette un coup de sifflet à la prose de Dumas.

— Mais, répond Viennet avec à-propos, je crois qu'on vous siffle un peu aujourd'hui.

— Ne faites pas attention, lui répond le vieux nègre romantique, c'est un spectateur d'hier.

Il y avait aussi jadis un dramaturge assez applaudi, dont tout le monde connaissait les pièces mais dont personne ne connaissait la figure. Cependant, il ne manquait jamais, en changeant de place tous les soirs, d'assister aux représentations de ses œuvres. Il feignait de s'ennuyer au début ; puis il s'intéressait progressivement, il s'échauffait ensuite et terminait en explosions admiratives :

— Mais c'est étonnnant! mais c'est parfait! s'écriait-il, mais c'est admirable! Ce Théodore Anne a vraiment un tempérament dramatique !

Quoiqu'on ne siffle plus au théâtre, on n'y pleure plus beaucoup non plus, mais on y rit volontiers, même aux drames. Aux premières représentations, il s'agit moins de siffler, de rire et de pleurer que de se montrer. Mais qui s'y montre? comme interrogeait récemment un vieux théâtrier aux yeux sagaces. Comparez la composition des salles de premières d'autrefois avec celles d'aujourd'hui, nous disait-il, vous serez stupéfié de la différence. « L'élite de l'intelligence est remplacée par l'élite de la galanterie. » Quelle vérité ! Comparez la liste des spectateurs du *Fils de Giboyer* avec celle de *Notre Jeunesse ;* vous verrez quelque écart au point de vue intellectuel de ces deux premières.

Ce sont des choses qui n'arriveraient point dans les concerts si l'on y donnait un peu moins de mauvais concertos et un peu plus de bonne musique.

* * *

Fragment d'une conférence donnée à l'Odéon au sujet des *Belles-Folies ;* commentaire qui précéda la récitation, par Mme Marcilly, du début d'*Évira-dnus*, de Victor Hugo :

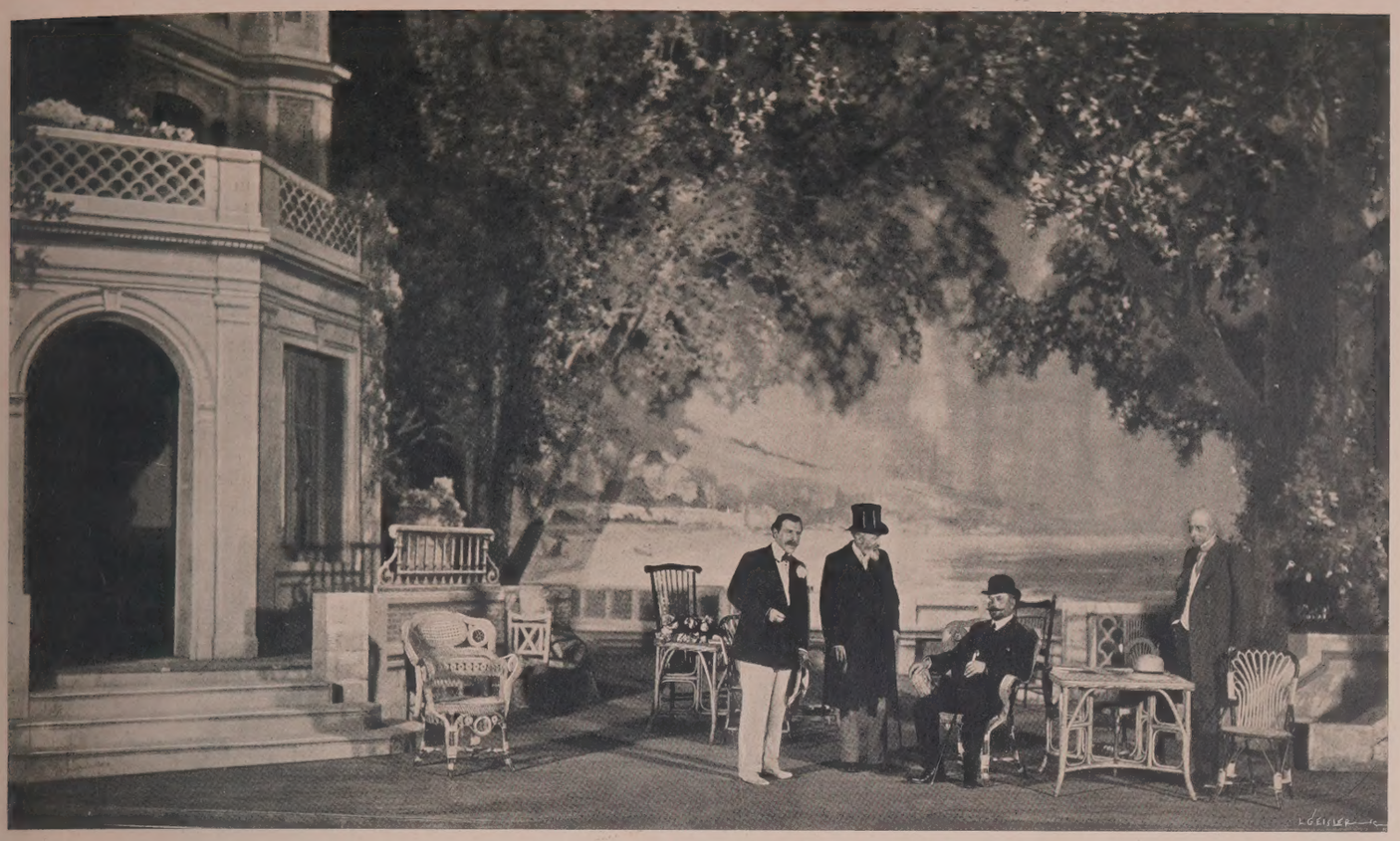
« Mesdames, Messieurs, c'est la fleur de bra-
« voure des printemps sacrés qui va s'épanouir dans
« ce prélude. Le grand Condé disait qu'il avait gagné
« la bataille de Rocroy parce qu'il avait entendu jouer
« le *Cid* l'avant-veille. Il est certain que la splendide
« évocation de ces paladins ranimerait dans l'âme
« gauloise la pure source d'héroïsme et d'ardeur
« justicière qui semble désolément tarie. Évidemment,
« contre nous, gens de Lorraine et d'Ile-de-France,
« il y a la blague, il y a ce lichen qui corrode les
« tombes, qui souille les blasons, qui fait moisir les
« cœurs ; il y a cette chose basse, malsaine et pro-
« fanante qui dégrade et déshonore tout ce qu'elle
« touche.

« Elle ne vient pas de France, cette hideuse
« et sotte mode de narguer vilement toutes les belles
« traditions, de ricaner devant l'acte de beauté mo-
« rale, de salir les vierges et les saintes, d'accueillir
« la dignité par la rigolade et de répondre au cœur par le
« bas-ventre. Elle ne vient pas de chez nous, et elle y règne
« et elle y bave en souveraine. Défendez-vous, amis,
« contre les salisseurs ; résistez aux mercenaires du déshon-
« neur national. »

Et il nous a semblé, à l'attitude du public à ces paroles, que le flambeau ardent des artistes purifierait peut-être bientôt la littérature théâtrale de ce pays.

George VANOR.

Cl. Mathieu Deroche. *Notre Jeunesse.* — Une répétition dans le décor du deuxième acte.



M. Coquelin cadet. M. Claretie. M. Alfred Capus. M. Leloir.

NOTRE JEUNESSE

Comédie en quatre actes et en prose, de M. Alfred CAPUS

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène de la Comédie-Française, le 17 novembre 1904

Comédie de mœurs? Un peu, très peu ; — comédie de caractères, cela tout à fait.

Caractères qui se font valoir, deux par deux, par de naturelles oppositions. C'est d'abord Lucien Briant, le riche industriel, directeur d'une importante usine de métallurgie à Besançon, dont l'aspect moyen et médiocre révèle toute la patiente monotonie d'une sage existence laborieuse et terne. Et c'est, en regard, le caractère tout vibrant de sa femme, Hélène Briant, nature frémissante et sensible, comprimée par les oppressions de la vie provinciale.

Dessin de A. Loir.

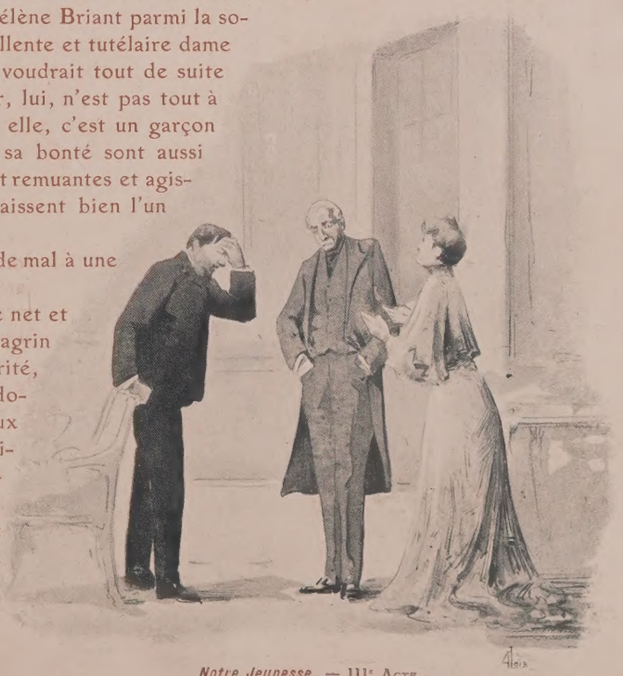
Notre Jeunesse. I^er^ Acte.

Elle se révèle d'un trait quand on la voit réjouie, comme une gamine, par l'invitation que son mari vient d'accepter chez des amis en villégiature à Trouville, M^me^ Laure de Roine et son frère, le bon Chartier.

Autre dyptique de caractères diversement sympathiques. M^me^ de Roine est une charmante vieille femme dont la bienveillance active a tous les élans, toutes les initiatives. Dès l'arrivée d'Hélène Briant parmi la société élégante de Trouville, cette excellente et tutélaire dame se sent portée vers la jeune femme et voudrait tout de suite lui être utile à quelque chose. Chartier, lui, n'est pas tout à fait en contraste avec sa sœur ; comme elle, c'est un garçon bon et cordial. Mais sa cordialité et sa bonté sont aussi apathiques que celles de M^me^ Laure sont remuantes et agissantes. Le frère et la sœur se connaissent bien l'un l'autre. Et celle-ci dit de celui-là :

— Il ne ferait pas de bien..... ni de mal à une mouche?

Dessin de A. Loir.



Notre Jeunesse. — III^e^ Acte.

Un personnage encore à caractère net et spécial, c'est M. Briant père. Esprit chagrin et autoritaire, il exerce une grande autorité, une extrême influence sur le simple et docile Lucien, dont l'esprit plutôt heureux et confiant ne sait pas se diriger lui-même. Hélène a vainement tenté de balancer l'ascendant de son beau-père ; elle n'y est pas parvenue. M^me^ Laure de Roine l'a bien compris, et dans son zèle charitable, dans son empressement à toujours chercher quelqu'un à sauver, elle comprend vite que la situation morale d'Hélène va lui permettre de faire bientôt

Cl. Mathieu Deroche. *Notre Jeunesse* — III^e^ Acte.

M^me^ Pierson (Laure de Roine). M. de Féraudy (Briant). M. Leloir (Briant père). M. Coquelin cadet (Chartier). M^me^ Bartet (Hélène). M^lle^ Piérat (Lucienne).

bonne et utile besogne. Déjà, un brillant dandy, le beau et fatal Clénord, tourne autour des vertus chancelantes de la jolie provinciale. Il a flairé en elle une proie romanesque et il commence ses travaux d'approche. Comment sauver Hélène en ce péril de son imagination et de ses sens? Le hasard lui en fournit l'occasion, et c'est ici que s'ouvre la menue intrigue dont la frêle mais adroite charpente suffit à soutenir l'intérêt dramatique de *Notre Jeunesse*.

Chartier reçoit la visite d'une jeune fille dont le nom seul lui rappelle bientôt toute une histoire. Lucienne Gillard est la fille naturelle d'une marchande de papeterie, dont le passé fut étroitement lié à celui de Lucien Briant. Celui-ci est le père de Lucienne, ayant été l'amant de cette papetière qu'il quitta pour se marier. M^me^ Gillard, la mère, personne douce et discrète, mourut en recommandant à sa fille de ne jamais chercher à retrouver son père, qui *s'était suffisamment bien conduit à son égard* en lui laissant de quoi vivre lorsqu'il l'abandonna.

Mais aujourd'hui, seule au monde et sans ressources, Lucienne passe outre aux recommandations maternelles. Elle a recherché son père ; elle l'a retrouvé et elle vient prier Chartier de parler pour elle.

Voilà Laure et Chartier en possession d'un secret et d'une bonne œuvre à accomplir. Que feront-ils? Chartier parle à Lucien. Celui-ci viendrait bien au secours de sa fille, mais le père Briant se met en travers. Il offre simplement une aide pécuniaire, Lucienne refuse. Elle veut être reconnue, — ou rien.

Alors Laure trouve mieux. Elle va simplement trouver Hélène et lui conte l'aventure de jeunesse de son mari. Cette émotion suffit déjà à détourner l'attention de la jeune femme des fascinations du beau Clénord, et c'est le commencement du salut pour tout le monde. Hélène demande à voir Lucienne et, tout de suite, la prend en affection. C'est elle qui parlera à son mari. Elle ira jusqu'à lui demander qu'il fasse même adoption de l'abandonnée, — et lui dit ce joli mot :

Notre Jeunesse. — I^er^ Acte. Cl. Mathieu Deroche.

M. de Féraudy (Lucien Briant). M. Leloir (Briant père). M^me^ Bartet (Hélène Briant).

— Tu ne m'a pas donné de fille : prête-m'en une!

Alors se hérisse le vieux Briant :

— Si tu roules sur cette pente d'adoption et de légitimation — grogne-t-il devant son fils, — tu iras de concession en concession et tu te laisseras prendre aux mœurs du jour. Tu vendras ta maison de Besançon. Tu viendras t'établir à Paris et tu te lanceras avec ta femme dans toutes les folies de la vie moderne.

Mais, cette fois, le vieux Briant se heurte à une résistance. Lucien a vu sa fille; et sa tendresse de père s'est éveillée plus forte que tout. Ses yeux se dessillent. Oui, parbleu! son père a raison. Le voilà pris par les idées modernes. Il entrevoit soudain l'existence plus libre et plus large, hors des préjugés, hors de la morale bourgeoise, de ses hypocrisies et de ses préjugés. Une fois pour toutes la contrainte paternelle l'irrite et il s'en affranchit.

Dès lors, Hélène, concevant enfin Lucien tel qu'elle ne soupçonnait pas qu'il pût être jamais, se rapproche de lui. Elle a une fille, elle a un mari, alors qu'elle croyait n'avoir rien dans la vie. Elle a, chez elle, beaucoup à aimer désormais. Elle ne cherchera plus ailleurs. Le beau Clénord n'est plus à craindre.

Et cette pièce « honnête », — non pas de cette fausse, vieille et sotte « honnêteté » des traditions du théâtre bourgeois, — cette pièce honnêtement naturelle, fine, intelligente s'ajoute à son heure au répertoire d'Alfred Capus. Elle y apporte un progrès philosophique. Ce n'est plus tout à fait la morale du « *laisser-faire* » et du « *tout s'arrange* » chère à l'optimiste auteur de la *Veine*. Tout s'arrange, en effet, mais à la condition qu'une M^me^ Laure de Roine s'en mêle. Ce n'est plus la glorification des bonnes volontés du hasard ; c'est l'hommage rendu à cette énergie bienfaitrice qui domine les plus extrêmes fatalités, qui les détourne, les dirige et les accommode pour le mieux. En applaudissant à cet élargissement des conceptions d'Alfred Capus, il faut applaudir aussi l'heureuse et délicate manière de son dialogue, l'élégance littéraire de sa prose si joliment « de son temps », mais pas à la façon dont celle de Meilhac fut du sien. C'est plus solide et plus durable.

Dessin de A. Loir. *Notre Jeunesse.* — II^e^ Acte.

Interprétation supérieure avec M^me^ Bartet, très émouvante ; M^me^ Pierson, sympathique et spirituelle; M^lle^ Sorel, coquette et brillante; M^lle^ Piérat, intelligente et naturelle ; M. Coquelin cadet, d'un vieux garçonisme amusant ; de M. de Féraudy, au jeu vivant, actif, toujours intéressant; M. Duflos, de parfaite élégance ; M. Leloir, original et soigneux en son pénétrant travail de composition ; M. Berr, pétillant d'actualité; M^me^ Faylis ; MM. Delaunay et Garry. Mise en scène sobre et soignée.

Camille de SAINTE-CROIX.

PIÈCES GAIES

UNE AFFAIRE SCANDALEUSE, AU PALAIS-ROYAL.

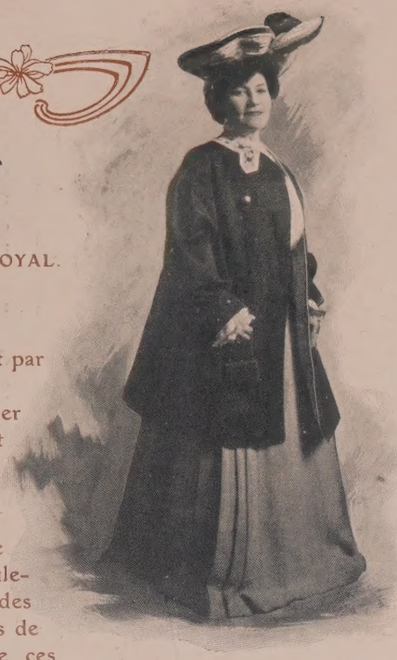
Le jour de la générale !

— Le rideau lève ! crie, lassé, le régisseur.

— Il a de la chance ! grommelle finement — et par tradition, le grime dans sa loge.

Et chacun descend au foyer, jette un dernier regard à la grande glace.....que les femmes accaparent jalousement.

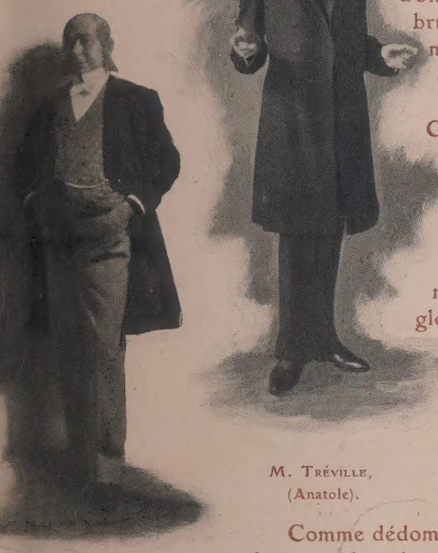
Derrière la porte par laquelle il doit entrer, Galipaux est inquiet — pour des tas de raisons !



Mme Aimée Samuel
(La Môme Angora).

M. Galipaux
(Hector Dandinet).

Inquiet, parce qu'il a répété seulement onze fois un des rôles les plus longs de son répertoire, que ces rôles vaudevillesques demandent à être brûlés, que la moindre hésitation, le moindre bafouillement peut tout compromettre, et par conséquent faire chavirer ; inquiet, parce qu'il voudrait un succès, non seulement pour lui-même, mais encore pour ce gentil petit Gavault, un amour, qui lui a écrit là un rôle épatamment dans ses cordes ; inquiet, parce qu'il a, détail matériel, une grande diablesse de barbe, dont la solidité le trouble, et enfin, inquiet, parce qu'avec ce genre de pièces, il n'y a pas de milieu, on rit ou on ne rit pas, et dame ! quand on ne rit pas ! ! — ce n'est pas drôle !



M. Tréville,
(Anatole).

Hurteaux aussi est dans ses petits souliers ; il ne dit rien, mais il n'en pense pas moins ! Lui aussi a un rôle fort important... un Geoffroy et dame ! dans cet emploi, il a de glorieux prédécesseurs. Son émotion s'explique.

Lamy, lui, n'est que du deuxième acte..... réflexe agréable : il pourra dîner tranquillement et se coucher de bonne heure !

Quel veinard, ce Lamy ! il arrive au théâtre lentement, joue lentement, décroche de gros rires et s'en va lentement, sans avoir eu besoin de changer sa flanelle. Heureuse nature !

Guyon ! mon vieux Guyon ! il y a très longtemps que nous nous connaissons, et jamais, dans mes pérégrinations nombreuses, jamais une affiche ne nous avait réunis. Bénissons le hasard qui nous rapproche, veux-tu ? (Çà y est, il est béni ! passons.)

Comme dédommagement, Alexandre, qui n'est pas le Grand (çà t'embête, çà, hein ?), tu joues mon père, plains-toi donc !

M. Hurteaux,
(Jabotin).

Au fait, c'est moi plutôt qui pourrais me plaindre, car tu me colles deux mornifles qui ne sont pas dans une boîte à grime !

Tréville est épanoui, il a trouvé, ne cesse-t-il de dire, un rôle admirable et taillé sur mesure ! (Décidément, les auteurs sont des tailleurs.) Lorsqu'il sort de scène, notre amoureux grimpe aussitôt dans sa loge, et saisissant sa mandoline, pince languissamment : *Plaisir d'amour !* Quel sentimental, ce Tréville ! Il affectionne cette mélodie, qu'il n'a jamais pu jouer jusqu'au bout sans éclater en sanglots ! Coulez, larmes de Tréville, votre source est si pure ! Le temps d'essuyer ses beaux yeux, et il reprend : *Plaisir d'amour !*..... Seulement, ses camarades de loge trouvent, avec raison, que ce plaisir dure plus d'un instant ! Avant le commencement du spectacle, pendant les entr'actes et à la fin de la représentation (hier, l'électricien a été obligé d'éteindre la lumière pour l'interrompre), Tréville distille : *Plaisir d'amour !*

Clichés Rev. Rhêût.

Mme Aimée Samuel,
(La Môme Angora).

Une Affaire scandaleuse. Cl. Porthaut.

Mlle Suzanne Demay, (Denise). M. Galipaux, (Hector Dandinet). M. Hurteaux, (Jabotin). M. Hamilton, (Des Clampettes). Mme Berthe Legrand, (Mme Jabotin). M. Guyon fils, (Dandinet).

M^lle Corciade, (Titine). M^lle Faber, (Noémie). M^lle Berland, (Clairette). M. Hurteaux, (Jabotin). M. Ch. Lamy, (Hippolyte). M. Galipaux, (Hector Dandinet). M. Hamilton, (Des Clampettes). M. Grandjean, (Faloche).

Nous n'avons trouvé qu'un moyen de le faire cesser, c'est de faire plus de bruit que lui ! Et pour ce, Guyon — consommé musicien — s'empare d'une guitare, Julien, un néophyte, souffle dans une flûte, et moi je violonise ! Alors, c'est terrible ! ! ! Nous jouons quelquefois en mesure ! Ce soir-là, l'entourage est inquiet.

Mais une corde casse, arrêt. Entr'acte. Intermède, par le jeune Hamilton.

Savez-vous bien que le jeune Hamilton, dirai-je d'un style sarceyen, est un garçon fort amusant. Il possède un esprit fertile en fantaisies joyeuses.

Ce gavroche en jaquette, produit incestueux de Montmartre et de Belleville, est la gaîté du foyer du Palais-Royal.

Il vous amuse, candides spectateurs du Théâtre de la Montansier, quand vous le voyez en scène ? Eh bien, que diriez-vous si vous étiez admis à l'honneur insigne (impossible ! mille regrets !) de pénétrer dans nos coulisses !

Là, alors, vous ne ririez pas, vous vous tirebouchonneriez en entendant ce gosse, rejeton artistique de Levassor, reproduire à s'y méprendre hommes, animaux et choses !

Si jamais vous avez la bonne fortune de vous rencontrer avec ce Titi, demandez-lui de vous « faire » Paul Fugère et Dailly ! Mais, place à la Beauté, voici venir Aimée Samuel et, la suivant, la gracieuse théorie des actrices du Palais-Royal. Pourquoi les femmes n'ont-elles pas — ou ne semblent-elles pas avoir, comme nous, ce misérable trac qui nous paralyse ? Est-ce parce qu'elles sont sûres de leur grâce, de leur élégance, garants certains de leur succès !

M^lle Faber, (Noémie). M^lle Berland, (Clairette). M^lle Corciade, (Titine).

Toujours est-il que Aimée Samuel, dont le déshabillé du deuxième acte a eu pour conséquence d'enrichir les marchands de lorgnettes, entre en scène extrêmement quiète et tranquille sur l'accueil que le public va faire à la Môme Angora !

M. Grandjean, (Faloche). M^me Berthe Legrand, (M^me Jabotin).

Attention, Messeigneurs, écartez-vous ! Place à Demay, fleur vivante ! Voici Vénus-Faber et Junon-Corciade ! Quel savoureux accouplement ! Quel capiteux duo ! Quel voluptueux assemblage, la brune et la blonde ! Bruxelles et Bordeaux ! Et c'est très parisien ! Étrange ! Aimez-vous la choucroute ou les cèpes ! Bière ou Pontet-Canet..... Moi, je n'hésite pas..... les deux..... quitte à me flanquer dans un état, qui mettrait Charlot dans l'obligation de me faire doubler !

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ? Ah ! oui ! c'est Berland ! C'est la petite Berland qui réclame ! je ne la voyais pas ! elle était derrière ma canne ! Mais non, petit coco on ne t'oublie pas, va ! ton être est minuscule, mais charmant.

Et Dieu le fit petit pour le faire avec soin !

Faber, Corciade, Berland... presque les trois grâces... deux et demie ! Mais la pièce marche au succès, que dis-je, elle y court, elle s'y rue ! trois rappels après ce premier acte éblouissant ! Le rideau baisse, les habits noirs affluent au foyer.

Bravo Gavault ! Bravo Ordonneau ! — Où est la loge de Galipaux ? — Où s'habille Berthe Legrand ! Et la pièce se déroule dans la joie !

Le rideau, fatigué de monter et descendre des tas de fois, se lève enfin sur le quatrième acte. Tout le monde est à sa place. Aucun spectateur ne s'est dérobé ! Et ce seul fait est l'indice indiscutable d'un succès certain !

D'ailleurs, il n'a pas eu à s'en plaindre, le spectateur, d'être resté. Car le quatrième acte, digne frère de ses trois aînés, a triomphalement clos la série et donné tort aux alarmistes qui après le premier hochaient :

— Dangereux, un acte comme ça !..... trop bien..... ils ne pourront continuer !

Gavault et Ordonneau ont prouvé qu'à l'occasion, ils savaient être nègres.

Et le linceul a simplement enveloppé Hector Dandinet et non l'*Affaire scandaleuse.*

Félix GALIPAUX.

M^lle Suzanne Demay, (Denise).

Clichés Rev. Théât.

... Daudinet

Nous n'avons trouvé qu'un moyen de le fai
cesser, c'est de faire plus de bruit que lui ! Et pe
ce, Guyon — consommé musicien — s'empare d'u
guitare, Julien, un néophyte, souffle dans une flûte,
moi je violonise ! Alors, c'est terrible !!! Nous jou
quelquefois en mesure ! Ce soir-là, l'entourage
inquiet.

Mais une corde casse, arrêt. Entr'acte. I...
...de, par le jeune Hamilton.

Savez-vous bien que le jeune Hamilton, di...
d'un style sarceyen, est un garçon fort amus...
possède un esprit fertile en fantaisies joyeuses.

Ce gavroche en jaquette, produit incestue...
...tmartre et de Belleville, est la gaîté du fo...
...Royal

..., candides spectateurs du Th...
... quand vous le voyez en scène
...iriez-vous si vous étiez admis à l'ho...

... dans nos cou...

... riez-vous !

... de me faire d...
... c'est Berland ! C'est
...était derrière ma canne !
... est minuscule, mais

... Berland

... se lève entr...
Et ce seul fai...

... tort aux alarmistes qui

... pourront continuer !
...occasion, ils savaient être nègres.
...e Daudinet et non l'*Affaire scandaleuse*.

Félix GALIPAUX.

La Revue
Théâtrale

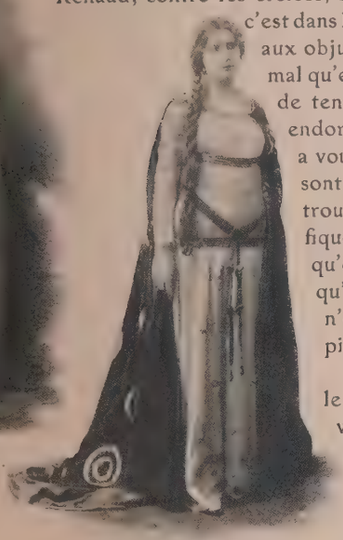
ARMIDE ET GILDIS

Drame en cinq actes et six tableaux, en vers, de M. Camille de SAINTE-CROIX

Armide c'est l'Amour, Gildis c'est le Devoir, au moins au moment où le drame se noue, car ce thème cornélien va bientôt se modifier au cours des péripéties de ce conte lyrique. Au gré de l'auteur, peut-être au gré de la vie, peut-être au gré de la vérité, la passion et le devoir c'est la même chose; Armide, qui est la passion, est en même temps le devoir et le but. Gildis c'était le faux devoir, l'illusion dure et entêtée du vieil héroïsme composé de vieilles vertus, des vertus de renoncement, des rêves de gloire, de lauriers cueillis au bord des ruisseaux de sang répandu pour une cause qu'on croit noble et grande.

Déjà, dans le conte lyrique du bon Gluck, Armide a renoncé à invoquer contre Renaud, contre les croisés, les forces impures de la Haine. C'est dans le texte et c'est dans la musique; aux imprécations de la déesse de la Haine, aux objurgations de tout ce monde de larves et d'esprits du mal qu'elle vient d'évoquer, Armide ne mêle que des paroles de tendresse. Après avoir été troublée en voyant Renaud endormi, après avoir laissé tomber le couteau mortel, elle a voulu encore évoquer ces esprits de destruction qui lui sont familiers; elle croyait que leur approche bannirait le trouble de son cœur et lui rendrait ses volontés maléfiques. Quand ils pullulent autour d'elle, elle ressent qu'elle s'est trompée, qu'elle est désormais tout amour, qu'elle frissonne aux chants de ses Floramyes, qui n'étaient auparavant que des appels de sirènes, des piperies d'oiseleuses; et le grand amour la brisera.

ERGINE (Armide).
IV^e^ Acte.



M^lle^ Éven (Gildis).

M^lle^ Sergine (Armide). — III^e^ Acte.

Camille de Sainte-Croix a donné à son Armide le caractère d'une haute beauté; c'est Armide aux vertus corporelles, c'est Armide aux grandeurs morales. L'Armide féline, souple, ensorceleuse, l'indolente péri dont rêvent tous ceux qui voient la belle persécutée, la fausse persécutée, Armide la traîtresse, devient Armide la puissante, la généreuse, la passionnée; la souffrance lui dicte la pitié; elle laisse échapper sa rivale de ses mains; dans la déchéance où la précipite la colère du padischah, elle ne pense qu'à l'amour, elle s'ouvre comme une grande fleur, elle est imprégnée de tendresse, de pardon, de douceur. C'est plus que Marie la Magdaléenne, c'est une femme souffrante, qui meurt de ne pas savoir qu'elle est aimée, qui endurerait les supplices avec indifférence, puisque son vrai supplice est de ne pas voir Renaud et de s'en croire méprisée ou oubliée.

Dessin de A. Loir.

Armide et Gildis. — Scène du I^er^ acte.

Et Renaud, le bon guerrier oublieux de la croix et de la mission, le Renaud du Tasse, que devient-il dans la conception de M. de Sainte-Croix? Il est passionné d'aventures, de chevauchées, de gloire, d'extension du nom chrétien; c'est le soldat, le conquérant; il se croit le libérateur, le chevalier, le défenseur du droit. Il se passionne pour un noble idéal d'action désintéressée dans une recherche de surhumanité; pour remplir ses devoirs, il renonce à sa fiancée, la hautaine Gildis; ils seront le frère et la sœur marchant impassiblement vers les cimes, vers les grands buts; il étouffera en lui l'homme pour n'être que le héros; mais son âme fine est touchée des générosités qu'Armide laisse traverser et fausser ses volontés d'ennemie, de géôlière, de mauvaise magicienne et aussi il a été terrassé par le sortilège.

Dessin de A. Loir.

Armide et Gildis. — Scène du III^e^ acte.

M^lle^ Alleaume
(Une odalisque).

M^lle^ Laure Pola
(Une danseuse).

M^lle^ A. Dauville
(2^e^ Djarieh).

Cl. Rev. Théât.

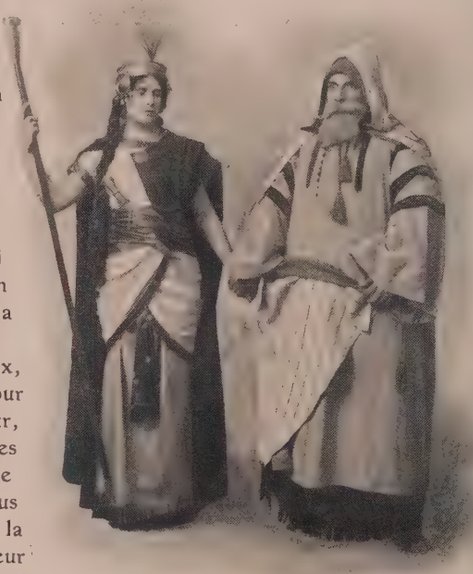
M. Albert Lambert
(Penbrock).

M^lle Taillade
(Phénicée).

M. Séverin
(Évandre).

Armide désarmée, seule devant lui, humble et amoureuse, l'attendrit, mais il se souvient d'Armide ensorceleuse, terrible comme un feu qui serait parfumé. Il a su vivre le rêve. Tout l'art du décorateur, même quand il est raffiné et habile (et ces jardins d'Armide de l'Odéon, avec leurs transparents et leurs lointains de roses qui cachent des musiciennes, sont beaux), ne peut évoquer la floraison de l'amour, la brusque tension de toutes les forces de l'âme vers la lumière d'une force, vers l'étincellement de deux yeux, vers le radieux d'un geste. Renaud a entrevu la beauté en soi, la beauté absolue, l'Éve immense, l'Aphrodite éternelle en sa plus belle incarnation et aussi en sa plus souple ; il a entendu l'appel d'amour de la plus belle reine, et si même une fois le devoir, le souvenir du devoir, la pitié, la reconnaissance pour un effort téméraire à venir le sauver, l'ont ramené vers Gildis, son cœur a été touché du charbon ardent, il brûle inguérissablement, il se tuerait, s'il n'avait point à sauver Armide, et l'ayant sauvée, il est encore décidé à mourir ; il mourrait, si de ses bras de neige Armide ne l'attirait à l'amour, et il sera l'amant comme il a été le héros, éperdument ; il suivra Armide tandis que Gildis furieuse se voue aux armes, au vieil idéal barbare qui supprime l'amour, qui met le cœur et enferme les frissons de la gorge de la vierge dans la cuirasse de la guerrière.

La conception de ces trois caractères est puissante. On peut reprendre les types littéraires quand on les reprend ainsi ; ce n'est point s'étayer sur l'effort ancien, c'est s'en servir pour en formuler un état nouveau ; c'est substituer le nouveau rêve au rêve ancien, le nouvel idéal à la vision d'art ancienne.



M^lle Éven
(Gildis).

M. Maxudian
(Odoard).

M. Maxudi
(Odoard).

M^lle Rebecca Félix
(Daoul).

Les opinions sociales de M. Camille de Sainte-Croix ne sont inconnues de personne. Il a voulu faire du théâtre social dans la forme du rêve. Il est de ceux qui croient à la réalisation d'une vie meilleure pour ceux de l'avenir, par une amélioration constante de la vie matérielle, et aussi par un renouvellement complet de leur éthique ; le code des passions a été mal fait. Pourquoi a-t-on condamné l'amour, pourquoi l'a-t-on caché sous des voiles peureux. Pourquoi n'avoue-t-on pas ce qu'on pense, pourquoi ne vit-on pas ingénument, en avouant que l'amour est toute la vie ; pourquoi en a-t-on rougi ?

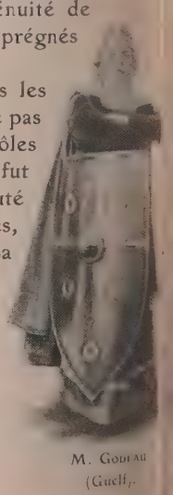
Au contraire, pour M. Camille de Sainte-Croix, l'Amour est une force, c'est *la force*, et non point l'amour de Diotime, l'amour intellectuel, mais tout l'amour, l'amour d'Armide qui contient les profondes délices des baisers, toute la souffrance vaincue, toute la joie reconquise et toute la pitié et toute la générosité. Tous les bâtisseurs du pays d'Utopie, tous ceux qui de la réalité d'aujourd'hui tirent le rêve précis de ce bonheur qui chemine vers les hommes, si lentement, vers lequel ils tendent si fort et tout à coup si nonchalamment, tous les poètes, tous les théoriciens de l'espoir ont mis l'amour au seuil de leur Jérusalem nouvelle, qu'ils fondent tous les jours un peu, de l'agrégat de leurs chimères, non pas chimères, hypothèses, non pas même hypothèses, probabilités.

L'Amour pour le futur Age d'or, c'est la force motrice et c'est l'accord des forces, c'est l'unité de direction, c'est la vie non plus angoissée et matée, mais libre, heureuse, harmonieuse. M. Camille de Sainte-Croix la formule avec force et netteté, lorsque Armide triomphante, triomphante comme elle le veut, déchue de son trône, conquérante de son amant et de sa passion, victorieuse certes, dit au monde, en s'adressant au peuple délivré de Jérusalem : « Soyez un peuple d'amants. »

Le poète conclut avec elle, contre Gildis qui répond : « Soyez un peuple de héros », c'est-à-dire, semez la guerre, plantez les traîtrises, les haines et ces nœuds de vengeances et de légendes de sang qui ont ensanglanté le passé. Soyez un peuple d'amants, c'est-à-dire vivez heureux, cherchez la félicité où la nature l'a mise, dans le baiser de la femme et la vision de la nature vue à travers le prisme de l'amour. Dans l'Eden ancien, un homme et une femme marchaient heureux comme des dieux et ils ne savaient point qu'ils étaient nus ; dans l'Eden futur la pasion partagée, la franchise et l'ingénuité de la passion, repeupleront la terre de ses jardins enchantés, et les amoureux imprégnés l'un de l'autre ne garrotteront plus leur bonheur.

Et ce rêve n'a-t-il pas marché, ample, puissant, varié à travers les belles cités d'Ionie. M. Camille de Sainte-Croix ne l'admet peut-être pas tout à fait ; il semble dire, dans la conception même de ses deux rôles de Grecs, Evandre et Phénicée, combien cet idéal grec fut mêlé, mais le rayon y était ; le culte de la beauté que professe Hellas, dans ses luttes intestines, les déchirements intérieurs, la haine de sa plèbe contre les grands hommes ; l'art grec fait oublier les bandes de merce-

Cl. Mathieu Deroche



M. Godiau
(Guelf).

M. Coste
(Évrard de Bavière).

M^lle Éven
(Gildis).

M. Albert Lambert
(Penbrock).

M. Dorival
(Renaud).

M^lle Sérgine
(Armide).

Armide et Gildis. — Scène du IV^e Acte.

Cl. Mathieu Deroche.

M. Marié de l'Isle (Clotaire de Paris). M. Maxudian (Odoard). M. Séverin (Évandre). M. Dorival (Renaud). M. A. Lambert (Penbrock). Mlle Éven (Gildis).

naires loués aux barbares, la vie de condottiere, l'ambition sans scrupules de tant de héros grecs, Évandre et Phénicée sont les féaux d'Armide traîtresse ; mais ils ont conçu le projet de modifier Armide ; ils ont entrevu sa régénération, et c'est parce qu'ils voient dans l'Amour une Beauté, qu'ils sont encore plus dévoués à l'Amour qu'à Armide. Malgré la difficulté de préciser au théâtre ces indications ténues, M. Camille de Sainte-Croix y est arrivé.

Toute l'œuvre est ainsi conçue en caractères nuancés, de même qu'auprès de ses grands passionnés, de Renaud et d'Armide, l'auteur a placé Évandre et Phénicée et ces *Djariehs*, ces suivantes qui ont aimé la puissance d'Armide et qui adorent ses malheurs, il a placé Odoard à côté de Gildis, à côté de Renaud dès le début de l'œuvre. Gildis, c'est celle qui rêve le bonheur pour l'enorgueillissement de soi-même dans un sursaut vers la grandeur, vers un type de surhumanité ; Odoard s'attendrit sur le pauvre, le mal venu, le malchanceux. C'est le preux au cœur large, au cerveau étroit, à l'idée fixe. Il restera aux côtés de Gildis, il assistera hostile au triomphe de l'Amour. Il n'est pas prêt ; il ne devine pas l'avenir. Il fait sobrement, fièrement son devoir, il le raffine, il ne le raisonne pas.

Et ainsi passent, dans le drame de Camille de Sainte-Croix, les différentes étapes, vers le rachat du monde par l'Amour, les divers états d'âme de ses partisans et de ses adversaires, et c'est un drame social, que ce conte lyrique, qui se passe au temps des Croisades.

Dessin de A. Loir.

Armide et Gildis. — Scène du IVe acte.

Ce n'est point moi qui reprocherai à l'auteur d'*Armide et Gildis*, de nous avoir fait présenter ses symboles par des héros de la légende, par des entités assez reculées dans le passé et dans le songe pour dire toutes leurs pensées, toute la pensée de l'auteur sans aucune des petites gênes qu'impose la pièce en habit noir.

Le Théâtre social ne saurait réaliser ses larges rêves de grand spectacle populaire, de vérités frappées dans la formule du vers, s'il se restreignait à la comédie de mœurs, au drame bourgeois, aux procédés d'Henry Becque, si forts, si puissants, mais qui ne peuvent donner qu'un aspect de la vie, ses contacts, ses conflits, ses douleurs, mais toujours présentées dans le relatif, dans les contingences, gênées, réduites à l'expression réticente.

Le drame bourgeois, la comédie de mœurs sont bâillonnés par les probabilités, par les ressemblances nécessaires qu'ils doivent garder avec la vie; on peut avoir en tenue de ville des mots ironiques, des mots profonds, laisser entrevoir en une phrase l'abîme de l'homme, mais non le décrire. Le drame social, en se servant de la légende, du symbole, du poème, deviendra une haute et belle forme d'art, celle qui englobera les autres, dont la noble carrière est finie, qui sont épuisées. M. de Sainte-Croix est arrivé à écrire en vers un drame légendaire à portée sociale; c'est un pas vers l'avenir qui tient compte de la tradition, et qui fortifie, en les utilisant, les riches moyens d'expression d'art que nous ont laissés les générations précédentes. Cet accord du passé et du présent, il semble, dans le drame de M. de Sainte-Croix, que la musique de Gluck la souligne de la présence de ses phrases caressantes et amoureuses, jolies et frémissantes ; il est beau l'appel du vieux maître, à la vie amoureuse ; il ne détonne pas dans l'œuvre de M. de Sainte-Croix ; c'est un bel éloge.

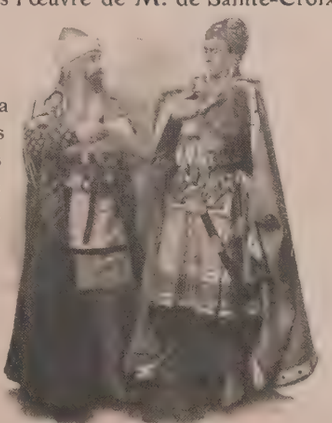
Clichés Rev. Théât.

Mlle Éven (Gildis).

M. Sterny (Wenceslas). M. Violet (Gilles de Roussillon).

Ce drame a été bien mis en scène et fort bien défendu. M. Dorival a de la jeunesse, de la vigueur, de l'émotion. Mlle Sergine est un peu faible dans les passages de violence, mais elle est parfaite dans les strophes de douceur, dans le chant du vers langoureux et passionné, dans la mélopée. Elle a bien nuancé le passage d'Armide, de sa stature de reine, de magicienne redoutée, à sa tendresse de femme frappée dans son amour, et elle a eu de jolis accents de colombe blessée. Mlle Éven a été noble et tragique. Autour des trois héros de l'œuvre, un excellent ensemble avec M. Séverin (Évandre), Mlle Taillade (Phénicée), M. Maxudian (Odoard), et d'autres preux er d'autres Floramyes qui ont eu leur part dans le grand succès littéraire dont on peut féliciter Camille de Sainte-Croix.

Gustave KAHN



M. Duparc (Le Seliktar). M. Daumerie (L'Agha palestin).

Mlle Derives (Zahra).

Mlle CALVILL
(Emileh)

Mlle SERGINE
(Armide)

ARMIDE & GILDIS

Mlle DERIVE
(Zebra)

Cl. Revue Théâtrale

MUSIQUE

DON JUAN A L'OPÉRA-COMIQUE

De tous temps, le chef-d'œuvre de Mozart paraît avoir suscité l'émulation de nos grandes scènes lyriques : Académie de musique, Théâtre-Italien, Théâtre-Lyrique, Opéra-Comique, se sont continuellement appliqués à faire simultanément toujours mieux que le voisin. En 1866, c'étaient l'Opéra, avec Faure, et le Lyrique, avec Christine Nilsson, Charton-Demeur, Miolan-Carvalho et Michot. Aujourd'hui encore, à la reprise de *Don Juan*, à l'Académie de Musique, avec MM. Delmas, Gresse, M^mes^ Rose Féart et Demougeot, succède la reprise de *Don Juan*, à l'Opéra-Comique, avec MM. Maurice Renaud, Fugère, M^mes^ Marcy, Guionie et Abbot, et l'intérêt est d'autant plus grand que la version n'est pas la même, l'Opéra nous donnant toujours l'adaptation de Castil Blaze et Henri Deschamps, alors que M. Albert Carré nous fait entendre la traduction de M. Durdilly, déja donnée par M. Carvalho en 1896.

L'adaptation la plus luxueuse est sans contredit celle de l'Opéra ; mais, par contre, l'Opéra-Comique nous paraît détenir la plus exacte ; chacune des versions se trouvant du reste fort bien adaptée à son cadre ; celle de l'Opéra avec son merveilleux ballet qui ne pourrait évoluer sur la scène de la place Boieldieu ; et celle de l'Opéra-Comique, fine, légère, et qui paraîtrait beaucoup trop mince dans la vaste salle de l'Académie nationale de Musique.

La partition dont on se sert à l'Opéra n'est pas conforme, loin de là, au texte original. Au lieu de prendre la deuxième édition donnée par Sugler à Leipzig, en 1875, et qui est une des plus correctes, on se sert toujours en effet de l'édition de Peters, qui est pleine d'inexactitudes et dans laquelle on n'a pas ajouté moins de deux cent vingt-huit pages. Dans le seul troisième acte — lequel est le second dans l'édition originale, qui n'en comptait que deux — on a ajouté dix pages d'entr'acte, vingt-cinq pages de récit, un rondeau, etc., etc. Rappelons en outre que le fameux ballet, qui ne compte pas moins de cinquante-sept pages, est composé de lambeaux de symphonie, de quatuor et de quintette, tout à fait étrangers à la partition de *Don Juan*, et de la *Marche Turque* empruntée elle-même à une Sonate pour piano.

Cl. Paul Berger.

M^lle^ Bessie Abbot (Zerline). M. Maurice Renaud (Don Juan).

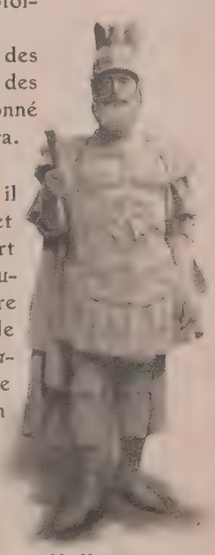
La version originale de Mozart, en deux actes, n'est point, au surplus, inconnue des dilettantes parisiens. L'an dernier M. Reynaldo-Hahn en donna, dans la salle du Nouveau-Théâtre, une audition intégrale qui fut vivement goûtée. Rappelons que les solis étaient chantés par la grande artiste qu'est M^me^ Lily Lehmann et M^me^ de Nuovina, par le ténor Caruso, un des représentants les plus notoires du *bel canto*, en Italie, par notre excellent baryton Paul Daraux.

Clichés Paul Berger.

C'est cette partition à laquelle des adaptateurs audacieux ont fait des adjonctions nombreuses et ont donné sa parure actuelle de grand opéra.

A l'Opéra-Comique il n'en est pas de même, et les admirateurs de Mozart peuvent y entendre l'œuvre délicieuse du maître à peu près telle qu'elle a été écrite. La *traduction* qu'en a faite M. Durdilly est en effet intégrale et suit pas à pas

M^lle^ Jane Marcy (Dona Anna).



M. Huberdeau (Le Commandeur).

Cl. Paul Berger

M. Clément (don Ottavio).

la partition italienne exécutée à Vienne en 1788, et qui est la plus complète, car elle comporte l'air de Leporello, au second acte, le duo de Leporello et de Zerline, l'air d'Elvire et l'air d'Ottavio, que Mozart n'écrivit qu'après la première représentation donnée à Prague en 1787.

L'Opéra-Comique, nous l'avons dit, offre un cadre qui convient merveilleusement à *Don Juan*, tel que le conçut le musicien. Sur cette scène de dimensions restreintes, dans cette salle où l'acoustique est excellente, pas une note ne se perd, et tout le génie du maître, tendre, profond, pathétique s'y trouve en pleine lumière.

La magnifique ouverture, écrite en quelques heures dans la nuit qui précéda la première représentation, la scène où Dona Anna repousse les étreintes de Don Juan qui veut l'enlever de force, l'arrivée du commandeur et son duel avec le ravisseur, le serment d'Ottavio, l'exquis duo d'Elvire et Leporello, le duo avec Zerline, cette merveille de mélodie, le fameux trio des masques, la sérénade à Elvire, le duo de Don Juan et de Leporello, l'air de Zerline, le sextuor de la rencontre et enfin l'admirable scène du festin sont autant de pages immortelles dans lesquelles le génie de Mozart s'est affirmé avec une grandeur, une puissance, un éclat sans pareil et qui, dans la salle de la rue Favart, portent avec une sûreté remarquable et produisent un effet prodigieux.

Cl. Paul Berger.

M. Lucien Fugère (Leporello).

Quant au dialogue, il a été supprimé et remplacé par des récitatifs accompagnés au clavecin, dont la sonorité grêle et canarde n'est pas toujours très heureuse. Comme reconstitution c'est parfait, mais qui nous dit que Mozart, s'il nous revenait pour un instant, ne préférerait pas le piano? Nous nous garderons bien d'ailleurs de chicaner pour si peu de chose, d'autant qu'indépendamment du soin et de la conscience apportés à la reconstitution de ce pur chef-d'œuvre au point de vue musical, viennent s'ajouter le fruit des recherches qui ont été faites pour le représenter dans les conditions les plus artistiques possibles. Pour le jeu on s'est inspiré des traditions italiennes si bien résumées par Gounod dans sa notice sur *Don Juan*, et conformément à ses indications, la pièce est jouée *dramma giacoso* (en drame joyeux). Pour les décors et les costumes, nul ne saurait donner de conseils à M. Albert Carré, qui est le premier metteur en scène de Paris, et il vient, une fois de plus, de le démontrer victorieusement.

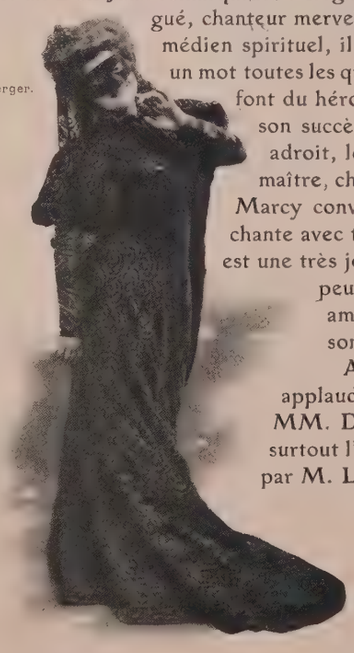
L'interprétation est excellente. M. Maurice Renaud est un Don Juan remarquable: élégant, distingué, chanteur merveilleux, comédien spirituel, il réunit en un mot toutes les qualités qui font du héros de Molière et de Mozart un personnage unique, et son succès est partagé par M. Fugère, un Leporello exquis, adroit, léger, d'une verve comique intarissable et, comme son maître, chanteur remarquable. L'élégante beauté de Mme Jeanne Marcy convient admirablement au rôle de Dona Anna qu'elle chante avec talent et joue avec une rare intelligence; Mme Guionie est une très jolie Elvire, et si Mlle Bessie Abbot manque un peu d'espièglerie dans Zerline, elle rachète amplement ce léger défaut par sa voix agile et son charme si original.

A côté des principaux interprètes, il faut applaudir aussi M. Clément, dans Ottavio, MM. Delvoye, Huberdeau, etc., et aussi et surtout l'orchestre conduit de main de maître par M. Luigini.

Jules MARTIN.

Clichés Paul Berger.

Mlle Guionnie (dona Elvire).



Mlle Mary
(Une danseuse de ballet).

La Revue des Critiques

M. Ginisty, Directeur de l'Odéon. — M. Camille de Sainte-Croix, Auteur d'*Armide et Gildis*. — M. Gémier, Directeur de la scène.

Le sort, propice en cette fin de saison à la plupart des théâtres, s'est montré particulièrement favorable à nos scènes subventionnées. La Comédie-Française et l'Odéon viennent de remporter deux brillantes victoires : la première avec *Notre Jeunesse*, de Capus, le second avec *Armide et Gildis*, de Camille de Sainte-Croix. Le succès de ces deux œuvres ne fait pas de doute. La Maison de Molière encaisse le maximum avec la pièce de Capus, et, quant à celle de M. de Sainte-Croix, l'enthousiasme du public a été tel à la première représentation, que l'auteur a dû être traîné sur la scène. La critique a été plus partagée dans l'appréciation de *Notre Jeunesse* que dans celle d'*Armide et Gildis* ; si beaucoup en ont exalté les mérites, certains se sont montrés récalcitrants au charme de M. Capus. De ce nombre est M. Faguet.

Selon sa coutume, M. Faguet ne voile pas sa pensée ; il serait plutôt disposé à en exagérer l'expression pour la rendre plus nette, mieux dégagée de toute confusion. Voici le début de son feuilleton :

Notre Jeunesse *est une comédie-mélo d'une extrême faiblesse, et jusqu'à en être quelquefois ridicule par l'inconsistance, et, comme disait Châteaubriand, l'insubstance des caractères ; elle est assez mal composée aussi, étant très lente à se mettre en mouvement et à se diriger vers son but précis, et semblant se chercher elle-même pendant plus de deux actes ; elle est aussi beaucoup moins spirituelle que la plupart des pièces de M. Capus, quoique tout esprit n'en soit pas absent ou banni ; mais elle est toute pleine de cette sentimentalité banale et conventionnelle qui réussit presque toujours auprès du public du Théâtre-Français ; elle présente presque avec conviction, tout au moins avec chaleur, le plus neuf des* poncifs, *l'audace d'avant-hier, la hardiesse d'il y a dix ans ; elle nous attendrit sur le sort d'une enfant naturelle, fille de grisette du quartier latin, et nous persuade que, pourvu que la mère soit morte, et pourvu qu'il n'ait pas d'enfant légitime, son père peut l'accueillir dans son ménage légitime et en faire la fille adoptive de sa femme, et cette bravoure nous plaît fort ; et nous nous savons gré de mépriser si courageusement les préjugés dans le premier des théâtres subventionnés. Le succès a donc été éclatant et je crois qu'il sera très prolongé.*

L'ironie de M. Faguet n'épargne guère, comme on voit, ceux qu'elle vise.

M. Catulle Mendès, plus amène, considère surtout l'impression de bonté qui émane à la fois de l'ensemble de l'ouvrage et de la façon dont est traitée la principale situation.

M. Alfred Capus a eu le tendre courage de montrer la décisive et heureuse action de la bonté dans l'une des plus cruelles des aventures sociales. Il a donné, quelquefois, des pièces plus ingénieusement intéressantes que celle-ci, plus parisiennement curieuses, plus verveuses d'actualité qui mousse ; jamais il n'avait fait preuve d'autant de cordialité attendrie, de miséricorde aimable : de là un très vif, très unanime succès, qui durera, je le crois bien, longtemps, assez longtemps. Et les couloirs eux-mêmes étaient bons, comme la pièce.

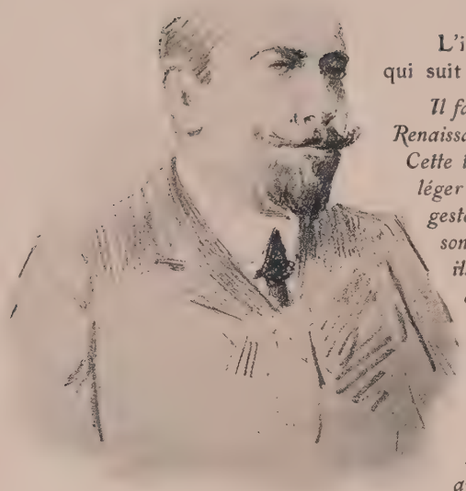
M. Adolphe Brisson démontre très joliment que les goûts dominants de nos contemporains, qui les inclinent, au théâtre, vers l'expression des sentiments tendres, sont pour beaucoup dans le succès de *Notre Jeunesse*. Les spectateurs actuels ont une préférence pour les œuvres dramatiques imprégnées de sensibilité.

Je ne peux pas dire si nous sommes vertueux. Mais que nous sommes sensibles ? C'est notre plus récente métamorphose. Je n'imagine pas Notre Jeunesse *représentée il y a quinze ans, au Théâtre-Libre ! A ce moment, les jeunes dramaturges qui l'alimentaient étalaient avec une sorte de joie cynique et cannibalesque, les hontes et les tares de l'humanité. Ils se délectaient à ces peintures ; et, mon Dieu, elles ne nous déplaisaient pas. Nous goûtions une certaine volupté barbare à proclamer contre l'avis de Pangloss, que tout est pire dans le plus mauvais des mondes possibles. Nous cherchions des raisons de nous croire misérables, et nous ne manquions pas d'en découvrir d'excellentes... Il y eut bientôt un « poncif » de la rosserie et de la noirceur. J'ai peur que nous n'ayons, dans quelques années, un « poncif » de la douceur et de la bonté.*

Clichés Rev. Théât.

Les collaborateurs d' « Armide et Gildis »

M. Mathieu, Chef d'orchestre de l'Odéon. — M. Bernel, Décorateur. — M. Maurice de Lambert, Dessinateur des costumes. — M. Moisson, Décorateur.



M. Alfred Capus,
Auteur de *Notre Jeunesse*.

L'interprétation a été généralement louée, sauf par M. Nozière qui, à ce propos, écrit ce qui suit :

Il faut bien le reconnaître une fois de plus : la comédie moderne, la comédie légère, est mieux jouée à la Renaissance, aux Variétés, au Nouveau-Théâtre que sur notre première scène officielle et subventionnée. Cette troupe est pesante, massive. Elle prend des temps et fait des efforts violents pour dire le dialogue fin et léger de M. Alfred Capus. On a la sensation de se trouver devant des virtuoses qui feraient de grands gestes, qui secoueraient leurs chevelures frémissantes pour jouer : « Il pleut, il pleut, bergère ». On songe à des athlètes dont les muscles se tendraient puissamment pour soulever une plume. Ah ! comme ils se donnent du mal ! Ils ne nous épargnent aucun des antiques effets ! Nous devons subir le couplet qu'on lance au public et que le public ne reçoit plus, le couplet dont la fin est dite rapidement, à demi-voix, decrescendo. *Nous entendons les hésitations qui annoncent le mot d'esprit, et le mot d'esprit, parce qu'il est annoncé, nous semble moins drôle. Ce n'est pas sur ce théâtre que les répliques* sautent *sur les répliques. Quand un sociétaire a dit quelques phrases, un silence respectueux se fait pour permettre aux applaudissements d'éclater ou aux murmures flatteurs de se faire entendre ; le plus souvent, d'ailleurs, on attend vainement ces démonstrations d'enthousiasme. Le sociétaire qui doit répondre consent alors à prendre la parole. On s'étonne qu'il ne tousse pas avant de proférer les premiers mots de sa réplique.*

Avouerai-je que cette spirituelle diatribe me paraît assez peu justifiée, et il ne me semble pas que M. Nozière ait bien réellement saisi le défaut de cette interprétation qu'il critique. Les défectuosités proviennent, je crois, bien plutôt d'un manque d'équilibre dans la distribution des rôles. L'adaptation des interprètes au caractère des personnages n'a pas été suffisamment recherchée ; d'où un manque d'harmonie dans l'ensemble. L'auteur a visiblement cédé au désir d'avoir une affiche composée de noms d'artistes éprouvés et connus, de sociétaires expérimentés et ayant, comme on dit, l'oreille du public. Mais étaient-ils bien, ces sociétaires, les interprètes convenant aux personnages ? Tout est là. Or, à qui fera-t-on admettre, par exemple, que M^me^ Bartet soit l'artiste désignée pour personnifier une provinciale que le monde des plages mondaines éblouit ? N'y a-t-il pas là un désaccord choquant, puisque M^me^ Bartet, par son élégance native, par sa distinction naturelle, par ses manières, par ses attitudes, par sa diction même, représente précisément le contraire de ce qu'elle est chargée de nous offrir ?

De plus, M. Berr est-il, par ses moyens naturels, apte à incarner le solide gaillard que doit être ce redoutable financier, épris de vastes combinaisons, *truster* doublé d'un viveur ? Le voyez-vous conquérant M^lle^ Sorel ? A défaut de M. Le Bargy, en ce moment en tournée, M. Delaunay, simple pensionnaire (qui devrait bien être sociétaire), eût mieux donné l'impression du rôle, car il a tout à la fois la fermeté et l'élégance et sait faire une création originale de tous les personnages qu'il interprète.

M. Berr aurait été mieux à sa place dans le rôle joué par M. de Féraudy qui a l'encolure bien puissante et la verve bien débridée pour représenter le pauvre garçon dénué de volonté qui tremble si fort devant son père.

On peut donc, me semble-t-il, dire bien plutôt que plusieurs de ces artistes, excellents individuellement, ne sont pas, dans cette pièce, tout à fait à leur place. Ils sont parfaits... et forment pourtant un ensemble imparfait, faute d'un juste discernement de leurs essentielles qualités respectives. Passons maintenant de la Comédie-Française à l'Odéon.

Tous les critiques ont chanté les louanges d'*Armide et Gildis*, de M. Camille de Sainte-Croix. Ce serait m'exposer à des redites que de citer des fragments de leurs articles. Je préfère extraire du compte rendu fait par M. Camille de Sainte-Croix lui-même, dans la *Petite République*, les lignes suivantes où se trouvent exposées les intentions de l'auteur :

Dans le mythe héroïque et galant d'Armide et Gildis, j'ai voulu préciser le conflit de l'Amour humain et de l'Orgueil humain se disputant le règne du monde. J'ai voulu montrer l'erreur de l'Orgueil créant de vains héros meurtriers, haineux, acharnés à des œuvres stériles de vaillance brutale et croyant aveuglément servir les plus nobles causes en les ensanglantant. J'ai voulu montrer la gloire de l'Amour créant, par ses œuvres de bonté et d'harmonie, la beauté, la liberté, la joie et la sérénité d'un avenir de paix et de fraternité, refoulant dans l'ombre du passé les fantômes, les fausses vertus, de vaillances creuses et de néfastes abnégations. La légende du Dragon d'Aventure *m'a fourni les éléments de ce symbole dramatique et féerique.*

Il me reste, hélas ! bien peu de place pour indiquer l'appréciation de la critique sur *Une Affaire scandaleuse*, jouée au Palais-Royal, et la reprise du *Petit Duc* aux Variétés.

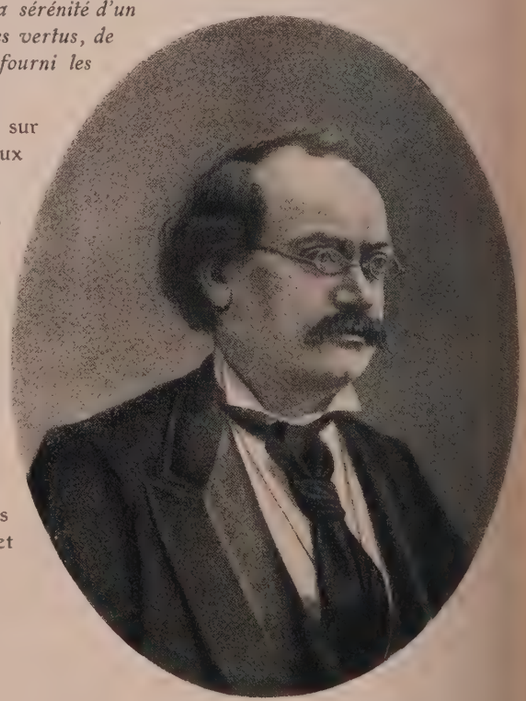
Au sujet d'*Une Affaire scandaleuse*, M. Faguet, d'ordinaire peu enclin aux éloges, écrit : « C'est un vaudeville très amusant et extrêmement bien conduit ». Un semblable témoignage me dispense de recourir à d'autres.

En ce qui concerne le *Petit Duc*, M. François de Nion s'exprime ainsi dans l'*Écho de Paris* :

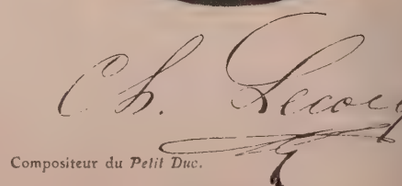
Le livret du Petit Duc *est un des plus charmants et des plus gracieux qui soient sortis de cette collaboration heureuse et variée qui fut celle de Meilhac et Halévy. L'historiette est menée avec un art et une entente parfaite du théâtre, et les couplets en sont d'une facture à pouvoir n'être pas chantés... ce qui serait d'ailleurs dommage, la partition de Lecocq étant de tout point exquise.*

Voilà de quoi encourager M. Samuel dans sa restitution des célèbres opérettes dont la plupart se recommandent justement de la prestigieuse marque : Meilhac et Halévy.

Albert DAYROLLES.



Dessins de M. A. Loir.



Compositeur du *Petit Duc*.

LA MISE EN SCÈNE

... de

... abord, il me

... ses interprètes ?

... naturel » de la

... sorte de m...

... les artistes ...

... Tout se se...

... doctrinaire,

... commune à plusieurs

... L'un d'eux, de petite

... pantalon blanc, se ...

... brûlants rayons d'un éclatant so...

... ne paraissent pas être consultés re...

... tives de leurs costumes, de sorte

... sur cinq sont en gris clair, ...

... en gris sombre, toute la gamme du ...

... scène proprement dite ? la

... le détail des mouvement...

... remarques à faire.

... de bel effet, et celui

... lement superbe, avec ce

... voit tout Deauville sur sa

... plus rares sensations de l'esp...

... L'intérieur du premier acte est to...

... curieuse erreur de topographie

... place. Cet intérieur a ...

... donnant sur un parc, ou ...

Esquisse de M. Bertin pour un décor de la *Cigale et la Fourmi*.

LA MISE EN SCÈNE

Pour montrer toute l'importance de la mise en scène, prenons comme exemple *Notre Jeunesse*, que M. Alfred Capus a donnée à la Comédie-Française, et examinons sérieusement comment cette comédie se présente.

Eh ! bien, d'abord, il me semble qu'en général la mise en scène de *Notre Jeunesse* a quelque chose de doctoral, de cérémonieux, qui nuit un peu au naturel. Quand même on l'ignorerait, je pense que l'on devinerait vite que l'ouvrage compte plusieurs professeurs parmi ses interprètes. Même en jouant, ils enseignent, au lieu d'oublier ce qu'ils sont.

En outre, le « naturel » de la Comédie-Française n'est pas le même que celui des scènes de genre. Plein de désinvolture ici, il affecte là une sorte de morgue compassée qui lui enlève parfois une certaine part de sa grâce.

De plus, tous ces artistes, si habitués pourtant à jouer côte à côte, ne jouent pas toujours d'ensemble, principalement dans le moderne. *Notre Jeunesse* se passe de nos jours, n'est-ce pas ? Eh ! bien, il s'en faut que, pour quelques-uns, les personnages qu'ils incarnent nous semblent des gens d'aujourd'hui. Tel ce sexagénaire auquel l'artiste excellent qui l'interprète a donné le ton et l'allure d'un bourgeois doctrinaire, en agrémentant sa lèvre supérieure d'un brin de moustache à la Changarnier qui date le type de 1850, époque où le vieillard de la pièce avait à peine dix ans.

Autre légère faute, commune à plusieurs de ces remarquables comédiens. Ils s'habillent parfois assez singulièrement, à force de vouloir être exacts. L'un d'eux, de petite taille, arrive au deux en un costume de yachtman : casquette, vareuse à deux rangs de boutons dorés, pantalon blanc, si bien qu'une spectatrice de la répétition générale s'est écriée auprès de nous : « Tiens, un petit télégraphiste ! »

Et puis, pourquoi, lorsqu'ils sont en plein air, sur la terrasse d'une villa au bord de la mer, pourquoi se découvrir comme ils le font ? Evidemment, sous les herses de la scène, ils n'ont à redouter aucune insolation ; mais à Trouville, demeureraient-ils ainsi exposés aux brûlants rayons d'un éclatant soleil d'été ?

Joignez qu'ils ne paraissent pas s'être consultés relativement aux tonalités respectives de leurs costumes, de sorte qu'au premier acte, trois hommes sur cinq sont en gris clair, l'autre en gris foncé, le troisième en gris sombre, toute la gamme du gris !

Mais la mise en scène proprement dite ? la plantation des décors, la succession et le détail des mouvements scéniques ? Là également, il y a des remarques à faire.

Les décors sont de bel effet, et celui de la terrasse, au deuxième acte, est réellement superbe, avec cette merveilleuse toile de fond où l'on voit tout Deauville sur sa pittoresque colline. On a là une des plus rares sensations de l'espace que l'on ait vues au théâtre. L'intérieur du premier acte est fort joli aussi, mais il s'y trouve une curieuse erreur de topographie, si nous avons bien distingué de notre place. Cet intérieur a deux vastes ouvertures : une au fond, donnant sur un parc, ou du moins un grand jardin ; l'autre à gauche, constituée par une large baie

Esquisse de M. Bertin pour le décor du premier acte du *Petit Duc*
L'Œil-de-Bœuf, au Palais de Versailles.

Esquisse de M. Bertin pour le troisième acte du *Petit Duc*. Le camp du duc de Parthenay.

vitrée au travers de laquelle on aperçoit la mer. Or, quand les artistes vont au jardin, ils tournent invariablement à gauche, qui est précisément le côté vers lequel ledit jardin ne peut s'étendre.

Pour les mouvements, ils sont généralement réglés judicieusement. Toutefois, au troisième acte, il y a entre Mme Pierson, MM. Coquelin cadet et de Féraudy, une scène à trois singulièrement présentée. A un moment, Mme Pierson, à gauche, ne dit rien ; M. de Féraudy parle, assis à une table placée au second plan, et M. Coquelin cadet lui répond d'un fauteuil de droite. Il est bien rare que des interlocuteurs se tiennent aussi éloignés les uns des autres, — et sans raison ! Nous avons essayé là, de montrer combien la mise en scène a d'importance. Nous pourrions en faire autant avec le *Petit Duc* aux Variétés et *Pietro Caruso* et la *Fin de l'Amour* aux Bouffes de M. Armand Bour. Mais ce ne sont pas des ouvrages inédits. Bornons-nous donc à dire que M. Samuel a monté chez lui le *Petit Duc* avec son adresse et sa magnificence accoutumées, et qu'il a reglé l'acte du camp dans l'un des plus jolis décors qu'ait brossés M. Bertin.

Dessin de A. Loir

Une scène du troisième acte de *Armide et Gildis*.

Arrivons à *Armide et Gildis*, le grand drame en vers que notre excellent ami et collaborateur Camille de Sainte-Croix a donné à l'Odéon. Depuis longtemps le deuxième Théâtre-Français n'avait réalisé un pareil effort. Six vastes décorations et plus de cent costumes, des danses, de la musique illustrent le si poétique ouvrage où Sainte-Croix a fait vibrer les sentiments les plus puissants de l'âme humaine. Esprit élevé, noble caractère, sachant lorsqu'il le faut mettre sa personne au service de ses idées, Sainte-Croix a consacré son fier ouvrage à célébrer le triomphe de l'Amour sur toutes les autres passions qui nous animent, comme celles de l'Honneur, du Dévouement, du Patriotisme, dont presque toujours l'Orgueil est le guide, tandis que l'Amour n'est qu'Abnégation et Sacrifice. L'Orgueil, maître des héros les plus admirés, des Cid et des Bayard ; pensée profonde et vraie qui certainement sera féconde... Mais là n'est pas notre domaine. Revenons donc a nos modestes attributions.

L'Odéon s'est efforcé de donner à *Armide et Gildis* une mise en scène adéquate à sa forme chaleureuse, à ses élans passionnés. M. Moisson lui a brossé de remarquables décors, notamment le poste avancé des Dragons d'Aventure devant Jérusalem assiégée. Il y a dans cette composition un remarquable sentiment de l'étendue, et la masse formée par la ville dans sa ceinture de tours et de remparts est d'un effet impressionnant. Par opposition, les jardins d'Armide et l'intérieur où elle repose sont pleins de charme et de grâce.

De même les costumes de M. Maurice de Lambert sont aussi fastueux que pittoresques. La somptueuse dalmatique d'Armide, ce diadème, cette aigrette, insignes de la domination, sont à la fois suggestifs et significatifs. Excellents aussi les costumes de Gildis, surtout son travestissement oriental, d'une sobriété qui fait un contraste si frappant avec la parure éclatante d'Armide. La mise en scène, réglée par M. Gémier, est ardente, parfois même d'une fièvre, d'un nervosisme extrême qui agit fortement sur le public. C'est l'exaltation romantique portée à son point culminant. A cet égard, il ne fallait rien moins que la vaillance de Mlle Sergine, Armide à la voix résistante, à la belle intrépidité de la jeunesse, qui se donne tout entière et devrait se ménager quelquefois, afin de ne pas laisser prise à la fatigue. Pour M. Dorival, rien à craindre, c'est un Renaud que nulle tâche ne saurait abattre : des poumons, des muscles, une volonté de fer ; joignez qu'il s'est animé de la plus heureuse façon, il va, il vient, il parcourt la scène avec une aisance qui ne mérite que des éloges. C'est à la fois rude, emporté, généreux.

Il faut citer encore MM. Albert Lambert, Penbrok, de loyale conviction, Coste, Evrard rare... de Bavière ! Marié de Lisle, Clotaire de Paris, grave, de mâle prestance et de voix harmonieuse ; Mmes Derives, bien jolie Zahra ; Rébecca Félix et Calvill, — Daoul et Zamileh dignes d'orner le Paradis de Mahomet.

Et puis, Mlle Jeanne Even est une excellente Princesse Gildis, sobre, fière, d'ensemble harmonieux et émouvant, sans rien d'exagéré ni de faux. M. Maxudian, en comte Odoard, montre une autorité étonnante chez un débutant et aussi une souplesse rare : son déguisement en vieux musulman est d'un réussi peu commun; ce jeune homme sera quelqu'un.

Armide et Gildis. — III^e^ Acte.

Enfin, Mlle Taillade et M. Séverin, Phénicée et Évandre, sont le délicieux sourire de l'ouvrage : roses, bleus, blancs, d'une fraîcheur ineffable, de voix mélodieuses comme celles de deux oiseaux d'amour, et vifs, alertes, pimpants, ah ! le ravissant couple, et l'exquis duo qu'ils chantent ! Le génie ailé de la Grèce, leur patrie, plane sur eux et les enveloppe d'un charme adorable !

THÉODORE MASSIAC.

Sonnets de l'Entr'acte

Côté Cour

(où l'on encense)

Notre Jeunesse

A Alfred Capus.

Notre jeunesse, hélas! elle est bien loin sans doute,
Car elle était l'aurore et voici que la nuit
Déjà devant nos pas assombrit cette route
Où l'espoir nous échappe et le regret nous suit.

Le désenchantement parle au cœur qui l'écoute,
Avec les cheveux noirs ou blonds l'amour s'enfuit;
La fortune ne vaut pas ce qu'elle nous coûte,
Le bonheur est un rêve et la gloire un vain bruit.

Le passé, l'avenir : un père avec sa fille,
Mélancolique automne auprès d'un gai printemps;
Une larme qui tombe, un sourire qui brille...

Et c'est comme une brise au milieu des autans,
Car c'est notre jeunesse encore qui scintille
Sur les lèvres en fleurs d'une enfant de vingt ans.

Côté Jardin

(où l'on bêche)

La Jeunesse de l'Immortel

A MM. X. Y. Z., de l'Académie Française.

Le svelte pont des Arts, le lourd quai Malaquais
Au bas du parapet, noire, la Seine coule;
Très peu de commerçants et pas de mastroquets,
L'Institut... C'est assez pour éloigner la foule.

De vieux livres moisis, taquinés par la houle,
Feuilletés par des gens aux airs de détraqués;
Quelques minois fripons sur des corps faits au moule,
Qui passent bravement sous les regards braqués.

L'académicien, chauve, jadis poète,
Evite les bouquins et la vieille grisette,
Car il sait bien, — la vie a parfois des retours

D'une mélancolique et railleuse finesse, —
Qu'il peut, en même temps que d'anciennes amours,
Rencontrer, sur le quai, les vers de sa jeunesse.

Henri SECOND.

Le Théâtre dans le Monde

Au foyer de la Comédie, pendant le va-et-vient de l'entr'acte, j'entends la conversation suivante, tenue par deux élégants qui, appuyés sur la rampe du grand escalier voient circuler le monde sous leurs yeux :

— Je sais, mon cher, que vous êtes très amoureux de la petite Chose, mais convenez cependant que malgré son premier prix et son titre de sociétaire, elle rit à faire pleurer ceux qui ont payé pour s'amuser !..... Nous sommes chez Molière, je le sais, ici on ne permet pas aux artistes de s'abandonner à toute leur fantaisie..... Protocole exige..... tradition aussi !..... Pourtant Samary, cette adorable et regrettée Samary, faisait rire, tandis que votre idole est d'une gaieté lugubre.

— Vous êtes un grincheux.....

— Mais non, mon cher, je suis un monsieur qui a son fauteuil à l'année, je représente un abonné du premier théâtre de Paris, et j'y voudrais trouver au moins la perfection que je rencontre chez les femmes du monde, quand elles jouent la comédie !...

J'ai vu, il y a quelques années, représenter l'*Étincelle* dans un salon, eh bien, depuis cette pauvre Samary, dis-je, si cruellement disparue, je n'ai pas entendu de plus brillants éclats de rire.... les hou hou hou de Bob étaient amusants comme tout, et si la belle Croizette et Delaunay, morts aussi, hélas, avaient pu voir leurs sosies, ils eussent certainement applaudi !

Qu'une professionnelle ait du talent, elle ne fait que son devoir, elle a travaillé pour cela..... elle doit-être presque complète parce que tous les moyens d'illusion concourent à la faire valoir ; mais, si dans un rôle où j'ai vu une artiste de théâtre, je revoie une femme du monde (qui ne joue la comédie que par délassement), et, est mieux que l'artiste, ça m'agace, surtout, si je suis ici..... Étiez-vous cette année chez M^me^ de Trédern, avant le Grand-Prix !

— .....

— Exquis, mon cher..... délicieux..... Son hôtel de la place Vendôme était presque trop petit..... Bourgault-Ducoudray avait fait une musique remarquable sur une chose distinguée, fine, délicate, signée d'elle, je crois.....

Dans *Conjuration de Fleurs*, la poésie, la mélodie, la beauté s'harmonisaient féeriquement..... je vous assure que la vicomtesse a du talent, beaucoup de talent..... au château de Brissac, dans l'*Étoile du Nord*, elle a été délicieuse..... (on sonne..... rentrons).....

Restée seule, je continuai le dialogue, et je pensais qu'en effet, bien des directeurs trouveraient des Réjane, des Granier, des Brandès parfaites, s'ils soulevaient le coin de certains rideaux mondains.

Je connais des grandes dames qui chantent avec une science et un charme infini, qui jouent la comédie comme..... Non ! pas de comparaison, c'est plus prudent.....

Je suis certaine que Donnay, Capus et d'autres voudraient bien voir interpréter telle ou telle de leurs héroïnes par des femmes qui n'ont jamais mis le pied sur une scène de théâtre !

Chez M^me^ Adam, par exemple, on a donné des représentations de premier ordre, dont la maîtresse de la maison faisait les frais, car on jouait des pièces d'elle.

M^me^ Jean Bertheroy est une puissante tragédienne qui donne l'impression de l'antique. Quand elle dit des passages de son drame *Cléopâtre*, c'est la reine d'Egypte qui s'anime dès qu'elle parle !

En remontant dans les souvenirs, des représentations organisées par M^me^ de Girardin (Delphine Gay), chez elle, sont légendaires.

Sur toute l'échelle aristocratique, nous trouvons en France, comme à l'étranger, des femmes poètes interprétant leurs œuvres. La duchesse de Rohan est la fidèle évocatrice des légendes d'Armor, où ses ancêtres étaient jadis des rois.

En Roumanie, l'exemple vient de plus haut encore, puisque Carmen Sylva, poète apprécié, n'est autre que la reine Elisabeth. Elle a un bagage littéraire de vingt-trois volumes de prose, et dix-neuf recueils de vers.

Une des demoiselles d'honneur d'Elisabeth, sa fille de cœur, Hélène Vacaresco, fut sa principale interprète et fit connaître à Paris plusieurs œuvres de l'aimable souveraine.

La reine-poète avait rêvé pour cette créature aimée la couronne de Roumanie, car le neveu du roi, héritier du trône, semblait captivé par la descendante des soldats morts pour l'indépendance.

Le souverain, au nom de la politique, broya les cœurs des amoureux et maria le jeune homme à une princesse de Cobourg. C'est par la poésie que la reine soigna sa malade d'amour, elle mit sous ses doigts la lyre divine, et la jeune fille trouva dans les chants roumains des accents superbes pour crier de sa propre voix sa souffrance et ses larmes.

Merveilleux chantre de ses œuvres, Hélène Vacaresco porte la couronne de lauriers des poètes.....

— Mais pardon, je m'égare ; bien prosaïquement je reviens... à mon idée ; la voici : c'est d'être dans ce journal, je ne dirai pas le critique, mais l'organe de nos aimées artistes mondaines.

Je ne tiendrai pas l'encensoir, mais le miroir de la Vérité, et je ferai refléter aux yeux du public quelques-unes des scènes délicieuses que trop peu sont admis à applaudir, car presque toujours ces fêtes et représentations sont sans lendemain.....

J'aurai le plaisir de publier dans chaque numéro des portraits d'interprètes, d'auteurs, etc. Enfin, pénétrant dans les sanctuaires d'art, je mettrai sous les yeux de mes lecteurs quelques-unes des merveilles délicates que les fées-artistes font surgir d'un coup de leur magique baguette !

Je révèlerai les marquises de Coulanges, de Simiane, de Grignan, de Sévigné actuelles, et je montrerai que si Catherine de Vivonne mit en lumière chez elle, à l'hôtel de Rambouillet, des La Rochefoucauld, des Corneille et des Bossuet, les duchesses, princesses et marquises du XX^e^ siècle, font aussi partir de leurs nids, à tire-d'aile, des aigles qui planeront au ciel de l'art.

NANCY-VERNET.

Toute la correspondance ayant rapport au Théâtre dans le Monde, *doit être adressée à* Madame Nancy-Vernet, *rédacteur à la* Revue Théâtrale, *au journal, 60, rue de La Rochefoucauld,* Paris (IX^e^).

Théâtres à côté

Tanagra
Mlle Cléo de Mérodi
et M. Paul Franck.

LES MATHURINS. — Ce n'est pas en parlant des Mathurins que l'on peut dire : « les ours se suivent... et se rassemblent. » Au contraire. Des fours — toujours cuisants — la direction s'est jusqu'ici écartée, et n'a donné, en échange de la bonne galette, que des produits dignes de notre goût. Cette fois encore nous avons lieu d'être satisfaits ; nos palais blasés se sont délectés aux friandises offertes. Bref, de la bonne cuisine. A défaut du maître d'hôtel — Berny étant en voyage de noces — je vous présente la *Gouvernante*, dernière créature de M. Michel Provins, qui fait grand honneur à son protecteur, car elle apparaît très avenante, bien nourrie et d'humeur plaisante, avec un souci de style et un sentiment d'observation dont je me plais à reconnaître la justesse. De quoi s'agit-il, pour notre gouverne? De la rencontre de l'ex-mari et du fiancé de Mme Chatonet, deux caractères du plus parfait contraste ; l'un, non sans défauts, mais agréable, l'autre, méticuleux, tatillon... et chauve. Sur les antécédents de sa future, Laridelle veut s'édifier, et, pour cela, s'adresse au mari qui, devinant l'imbécile, le mystifie jusqu'à se faire agréer comme commensal — jouant, un peu trop peut-être, de la fibre paternelle. — Il serait « la gouvernante », la paix du ménage, l'état tampon. — « Mme Chatonet a un tel caractère !... des coups de tête... auxquels il ne faut jamais céder. » — Ce qui est prévu arrive : au premier désir de la dame, Laridelle résiste, résiste au second, et, au troisième... se fait flanquer à la porte. Il l'a pris de trop haut, le verbe ! de futur, il devient passé définitif. Ainsi, et grâce à l'article 252 — qui annule l'instance de divorce — le mari, apprécié à plus juste valeur, peut éteindre les lampadaires et allumer à la flamme du foyer déserté le bougeoir, symbole de l'absolu pardon. Appartement sans calorifère. C'est avec un intérêt croissant que je suis les créations M. Victor Boucher — *Laridelle* — un des tout premiers parmi les artistes de nos théâtres à côté ; ses personnages, toujours très étudiés, sont d'un naturel charmant, dans leur composition comme dans la moindre attitude. D'un rôle plus posé — *le mari* — M. Bressol a su tirer aussi grand parti ; de même Mlle Nory, gentille petite femme, persiflante, nerveuse et tendrement émue.

La Gouvernante.
M. Boucher. M. Bressol. Mlle Nory.

Mais voici la venue de la grande almée, l'étoile, Cléo de Mérode, saluée aussitôt de murmures admirateurs, tant est adorable l'apparition — *Tanagra* — sculpturale et marmoréenne, l'incarnation, divine l'expression de ce visage qu'éclairent la flamme de grands yeux noirs et le sourire ingénu serti dans le corail des lèvres ouvertes sur l'orient de perles minuscules. Et puis le paros s'anime, descend de son socle, livre maintenant les secrets de son eurythmie, dans le rayonnement des projections qui percent la tunique et donnent des tons nacrés à cette blancheur, sur laquelle encore l'écarlate des draperies murales met une teinte de sang rose. Et les attitudes se poursuivent, le corps se meut en une grâce tourmentée, la tête hiératique se renverse, le buste s'offre, les reins ploient... lascivité troublante ; cela sous la langoureuse musique d'Édouard Mathé, et cependant que M. Paul Franck, auteur-interprète, commente de gestes les mouvements ; plus servant que partenaire, prépare les chasubles ; que, dans la coulisse, un psalmodiste implore... désespérément. La voix du son. Succès alors ? Dès le lever du rideau, il était acquis.

D'ailleurs, la joie résidait ce soir dans la salle toute conquise par M. Fernand Frey, *l'Homme qui a fait rire Brisson*, dont on ne s'est pas contenté d'acclamer la *Répétition d'opéra*, où, protée lyrique, il se livre aux émissions vocales les plus déconcertantes, et d'une hilarance folle : imitant l'orchestre, clamant les chœurs, tour à tour ténor, baryton, basse, contralto, etc. ; tout cela avec une virtuosité étonnante et une drôlerie d'à-propos complétée par l'effet d'une face narquoise et poupine. Trois, quatre, cinq rappels, pour lui faire raconter les *Tristesses de la pêche à la baleine*, le *Voyage à Bordeaux*, une *Communication téléphonique*, que sais-je! De mon plaisir seul, je me souviens, et de l'amusement de mes voisins — très sympathiques — trois augures : Nozière, à droite ; Le Senne, à gauche, et Jean Drault, derrière (c'est pour indiquer la mise en scène). Enfin, ovation ; chacun en frais d'applaudissements.

Par principe, j'aurais dû commencer ce compte rendu par la première pièce programme, *Par Principe*, justement, de MM. Albert Sorel et Paul Acker. Mais, pour des raisons indépendantes de la *Gueule du Loup* — qui remplaçait, — l'excellent acte des excellents auteurs n'a été donné que plus tard, assez tôt cependant pour qu'il me soit permis de constater le succès qu'il a remporté autant pour sa gaieté spirituelle que pour sa tenue littéraire.

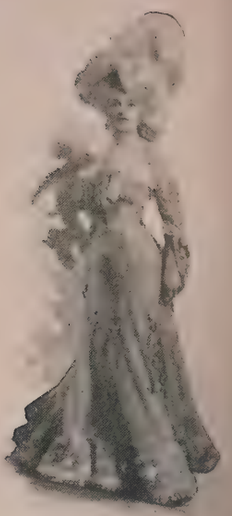
Henry FRANSOIS.

Clichés Rev. Théât.

M. Fernand Frey.
l'Homme qui a fait rire Brisson.

Clichés Rev. Théât.

Mlle de Naval



Mlle Arlette Dorgère
(La Commère).

Concerts et Music-Halls

SCALA

A Fleur de Peau, Revue.

— Monsieur vous avez une fille...
— Parbleu, monsieur, je le sais bien.
— Elle est jeune et gentille...
— Parbleu, monsieur, je le sais bien.

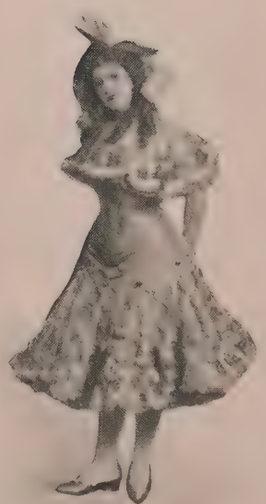
Ce couplet d'un antique vaudeville me revient à la mémoire juste à point pour m'empêcher de tomber dans le ridicule de noter ici l'ingéniosité et l'esprit de MM. de Gorsse et Nanteuil, les auteurs de la revue *A fleur de Peau*, le faste et le goût de Mme Marchand, la directrice de la Scala. Ce sont là, en effet, mérites qu'on ne discute plus.

Mlle Fanny de Tender
(Un groom).

MM. Morton et Silbac
(Trouillon et Isabelle).

Mlle Kamouna
(Frileuse),

Mlle Gaby Deslys
(Le béguin).



Mlle Ellen Baxonne
(Poupette).

Mlle Gaby Deslys
(Bobinette).

Clichés Rev. Théat.

Mlle Trouhanowa
(La patineuse).

Les huit Snowdrops.

Mlle Lucy Nanon
(L'œillet blanc).

Mlles Valroy et Magda
(Paniers fleuris).

Décors du maître Amable, costumes de Landolff, musique du maëstro Eugène Poncin, chorégraphie d'Eugenio, mise en scène de Paul Vallès, rien, absolument rien ne fut négligé pour réaliser brillamment la conception des auteurs et de la direction. Aussi quel merveilleux spectacle se déroule chaque soir devant de pleines chambrées.

Sulbac, Morton, Gabin, Moricey, Chavat, Girier, Eugenio sont les excellents interprètes qui mettent en valeur les gaîtés d'un dialogue étincelant ; Mlles Arlette Dorgère, Ellen Baxone, Kamouna, Paule Morly, Lucy Nanon, Gaby Deslys, Trouhanowa, Fauvette, d'Horvilly, Léa Taxil et trente autres jolies et bien disantes, sans oublier les huit obligatoires petites ballerines anglaises qui, ici, s'appellent les Snowdrops, en leurs costumes suggestivement sommaires, flattent également la vue, l'ouïe et sans nul doute l'odorat ; et le spectateur emballé déplore que le toucher ne sont point, lui aussi, convié à ce régal...

Mais ce n'est pas pour rien que les auteurs, gens prudents et qui la connaissent, ont baptisé leur revue *A fleur de Peau*...

G. F.

M. Eugenio et Mlle Trouhanowa.

Le Palais des Manchons.

Les Manchons de nos Grands-Meres.

Arlette Dorgère
(L'oiseau de paradis).

Le Marché de la Madeleine.

Mlle Lucienne Deligny
(Carte transparente).

LA MODE AU THÉATRE.

A l'une des réunions les plus « select » de ces temps derniers en un théâtre où l'élégance est une tradition — cherchez lequel — j'ai noté deux toilettes que je me suis promis de vous décrire.

L'une était portée par une charmante jeune femme, trônant avec des allures de reine dans une loge de face : corsage en peau de soie rose ; le dos sans couture décolleté en pointe ; le haut coulissé et légèrement drapé, une couture sous le bras, devants disposés dans le même esprit, avec de l'ampleur à la ceinture. Celle-ci en passementerie fine, choux fixant les devants, manche à deux bouffants ornée de choux. C'est tout ce que permettait d'apercevoir la balustrade de la loge à laquelle s'accoudait l'aimable spectatrice, j'imagine — et c'est là une hypothèse sans témérité — que le reste, c'est-à-dire la jupe, répondait à la joliesse du corsage, Toujours est-il que ce qu'on en voyait était exquis.

L'autre toilette gainait, sur la scène, la sveltesse d'une délicieuse comédienne qui montre autant de goût sûr dans ses ajustements que de grâce précise dans son jeu. Toilette de soirée en mousseline de soie bleu pastel. Corsage drapé en travers dessinant une pointe devant et dans le dos ; le haut est décolleté et orné de deux revers en guipure. Garniture de roses rose. Manches faites d'un bouffant serré dans trois volants plissés. Jupe froncée autour de la taille ; cette jupe est garnie de deux volants fronçés, au bord desquels est monté un volant plissé sous un entre-deux crème. Garniture de roses semblables à celles du corsage.

Sur ces merveilles, il convient de jeter une fourrure de prix.

Les fourrures sont très à la mode, elles répondent bien, d'ailleurs, au besoin de luxe effréné qui est une des caractéristiques de notre époque.

Constatons cette année la disparition presque complète du petit gris, de la taupe et du poulain russe, aujourd'hui remis à leur rang de doublure, dont les avait fait sortir un moment une recherche d'excentricité point très heureuse,

Le chinchilla et l'hermine tiennent toujours la faveur de grandes élégantes.

Mais c'est encore à ce que j'appelerai les fourrures classiques : zibeline, loutre, caracul, vison, que vont les préférences du plus grand nombre, et je ne saurais blâmer cette prédilection.

LIVRES A LIRE

La Librairie Théâtrale publie : l'*Embarquement pour Cythère*, d'Emile Veyrin; le *Roi galant*, de Louis Marsolleau et Maurice Soulié; les *Trois Anabaptistes*, d'Alexandre Bisson et Berr de Turique; le *Secret de Polichinelle*, de Pierre Wolff; le *Chemin de traverse*, de H. Delorme et G. Quillardet; une *Comédienne sous la Régence*, de Luc Combier.

Calmann-Lévy. — Dans le troisième et dernier volume des *Souvenirs sur Madame de Maintenon*, le comte d'Haussonville fait revivre, d'après des documents inédits, la dernière période de la vie de l'illustre favorite, et nous fait connaître les lettres si curieuses qu'elle adressait de sa retraite de Saint-Cyr à sa nièce, M^me^ de Caylus.

Dans *Au-dessus de l'Abime*, Th. Bentzon nous raconte la très dramatique histoire d'une institutrice s'éprenant du fiancé de son élève. Et ce roman est fort émouvant.

Rien de plus ému et de plus passionnant, parce que dans la vérité de la vie, que le nouveau roman de l'auteur de *Amitié Amoureuse*, sous ce titre : *Les Serments ont des Ailes...*

Romanciers et Viveurs du XIX^e^ siècle, par Philibert Audebrand, un livre de révélations historiques des plus intéressantes.

Ollendorff. — La *Cruche cassée*, le nouveau roman de l'auteur des *Sévriennes*, G. Réval, est une étude émouvante de l'honneur féminin. Une conscience droite peut-elle ou doit-elle avouer le péché d'amour que symbolise délicatement le célèbre tableau de Greuze : la *Cruche cassée !*

M. Paul Viardot, le fils de la grande cantatrice, publie à la librairie Ollendorff un volume qui sera bientôt dans toutes les mains. C'est une *Histoire de la Musique*, courte, exacte et complète. C'est un livre qui n'existe pas et qui est indispensable à tous ceux qui s'occupent de musique. L'illustre maître Saint-Saëns a écrit la préface de ce volume commode qui met enfin l'*Histoire de la Musique* à la portée de tous.

Le *Dossier d'un Déporté de 1804*. C'est la vie, la proscription, l'évasion et la mort de Hugues Destrem, épicier de Toulouse, maire de Fanjeaux, commissaire du Directoire, membre de l'Assemblée législative et du Conseil des Cinq-Cents, incarcéré au Temple, interné à Saint-Martin-de-Ré, et déporté à Cayenne, pour avoir protesté avec énergie contre le coup d'Etat du 18 Brumaire. Les pièces de ce dossier ont été rassemblées avec un soin pieux par notre confrère Jean Destrem, petit-fils du proscrit. Cette œuvre de piété filiale si respectable, se recommande encore par sa rigoureuse documentation historique, c'est un livre des plus curieux. (Société nouvelle de Librairie et d'Edition, 17, rue Cujas).

Signalons parmi les nouveautés : *Maîtresses*, qui vient de paraître chez Albin Michel. Ce volume qui est dû à la plume de M. L. Surville de Balzac, renferme une étude de mœurs des plus curieuses, et le problème du rêve dans le rêve posé par l'auteur, lui donne un caractère étrange qui contribuera au succès que ne peut manquer d'avoir l'œuvre de M. Surville qui, de plus, est agrémentée d'une charmante couverture en couleurs du maître Carrier Belleuse.

Choses d'art: — A la galerie des Artistes modernes, rue Caumartin, nous devons signaler la très intéressante exposition de M. E. Clary. M. Clary, qui fut, avant de devenir un remarquable paysagiste, élève au Conservatoire où il fit de très sérieuses études musicales, nous montre toute une suite d'impressions prises aux Andelys.

M. Clary, dans cette exposition, s'affirme comme un de nos artistes les plus délicats, et ce qui caractérise sa personnalité, c'est la sensation quasi musicale que l'on éprouve par l'infinie délicatesse des gammes et des tons, devant certaines de ses toiles qui sont de véritables lieds à la nature.

C'est toujours un spectacle agréable, divers et charmant, qu'une exposition du Maître céramiste Lachenal. — Celle qu'il vient d'ouvrir à la galerie Majorelle, rue de Provence, ne le cède aux précédentes, ni par la beauté des formes exposées, ni par la richesse des colorations dont elles se parent. Et il n'est que judicieux de signaler dans la *Revue Théâtrale*, cette exposition dont la splendeur polychrome est une vraie féerie.

Le Gérant : Charles RICHARD.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Services directs

ntre PARIS et l'ALGÉRIE, la TUNISIE et MALTE (viâ Marseille)

Billets simples valables 15 jours.

De PARIS aux ports ci-après ou vice-versa.	Prix des Billets				
	Compagnie Générale Transatlantique.		Compagnie de Navigation mixte (Touache).		
	1re classe.	2e classe.	1re classe.	2e classe.	3e classe.
er	217 »	150 50	172 »	115 50	68 »
rte, Bone, Bougie, Philippeville	197 »	135 50	» »	» »	» »
e, Philippeville, Oran	» »	» »	172 »	115 50	68 »
is	207 »	140 50	177 »	115 50	68 »
n	197 »	135 50	» »	» »	» »
te (La Valette)	267 »	180 50	» »	» »	» »

Nourriture à bord des paquebots comprise. — Faculté d'arrêt sur le réseau P. L. M., à toutes les es de l'itinéraire. — Franchise de bagages : 30 kilogr. sur les réseaux français ; et, sur les paquebots, 100 kilogr. en 1re classe ; 60 kilogr. en 2e classe et 30 kilogr. en 3e classe.

Ces billets sont délivrés à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., au bureau des Passages de la Cie Générale Transatlantique, 12, Boulevard des Capucines, et à l'Agence de la Cie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

Services Officiels de la Poste (Viâ Calais)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express ppéens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la sie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

RVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Bruxelles.	Trajet en 4 h. 30
3	—	—	—	—	—	Paris et Amsterdam	— 9 h.
5	—	—	—	—	—	Paris et Cologne	— 8 h.
4	—	—	—	—	—	Paris et Francfort	— 12 h.
4	—	—	—	—	—	Paris et Berlin	— 18 h.
			par le Nord-Express				— 16 h.
			par le Nord-Express, bi-hebdomadaire				— 51 h.
2	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Saint-Pétersbourg	— 46 h.
1	express	dans	chaque	sens	entre	Paris et Moscou.	— 62 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Copenhague	— 28 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Stockholm	— 43 h.
2	—	—	—	—	—	Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Par ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

RÉDUCTION DE LA DURÉE DU TRAJET

Depuis le 1er Octobre 1904, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, part de la gare Saint-Lazare à 9 h. 30 du soir, au lieu de 9 h., et l'arrivée à Londres est à 7 h. 30 du matin, au lieu de 7 h 50.

Dans le sens de Londres à Paris, le départ, soit de « London-Bridge », soit de « Victoria », est fixé à 9 h. 10 du soir, au lieu de, respectivement, 9 h. et 8 h. 50, et l'arrivée à Paris-Saint-Lazare, est à 7 h. 5 du matin, au lieu de 7 h. 15.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la Gare Saint-Lazare

GRANDE ÉCONOMIE

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classes seulement).

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 48 fr. 25 ; 2e classe, 35 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois : 1re classe, 82 fr. 75 ; 2e classe, 58 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

Départs de Paris-St-Lazare		10 h. 20 m.	9 h. 30 s.	Départs de Londres	London-Bridge. 10 h. » m. 9 h. 10 s.
Arrivées à Londres	London-Bridge.	7 h. » s.	7 h. 30 s		Victoria . . . . 10 h. » m. 9 h. 10 s.
	Victoria	7 h. » s.	7 h. 30 s.	Arrivées à Paris-St-Lazare.	6 h. 40 s. 7 h. 5 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.-C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

Tarif G. V. n° 105 (Orléans)

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le centre de la France et les stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

Ier ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montrejeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

IIe ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

IIIe ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (*viâ* Montauban, Cahors, Limoges, ou *viâ* Figeac, Limoges).

Durée de Validité : 30 Jours (*non compris le jour du départ*).

Prix des Billets : 1re classe, **163 fr. 50** ; 2e classe, **122 fr. 50.**

OMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs entièrement versés.

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

Succursale : 2, place de l'Opéra — Paris.

Président du Conseil d'administration :
M. Mercet O. ✱.

Directeur général-Administrateur :
M. Alexis Rostand O. ✱.

PÉRATIONS DU COMPTOIR

à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de èques. Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur titres. èques, Traites Envois de fonds en province et à l'Étranger, ète de titres. Prêts hypothécaires maritimes. Garantie contre risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

mptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : rue Meryère, 2, place de l'Opéra, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.
lef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées

de 6 mois jusqu'à 1 an	1 ½ % ;
delà de 1 an jusqu'à 18 mois	2 % ;
delà de 18 mois jusqu'à 2 ans	2 ½ % ;
delà de 2 ans	3 %

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul OLLENDORFF

50, Chaussée-d'Antin, PARIS

LES VOSGES

DU DONON AU BALLON D'ALSACE

Texte par A. Fournier, président de la Section des Hautes-Vosges du Club Alpin Français. Illustrations par V. Franck, peintre-photographe à Saint-Dié. Papier, gravure et impression de L. Geisler, aux Châtelles, par Raon-l'Étape (Vosges). — Un volume in-4° raisin de 700 pages, illustré de 900 gravures dans le texte, 225 hors-texte et 6 planches en couleur.

Le Messager d'Alsace-Lorraine

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Samedis

RÉDACTION & ADMINISTRATION

60, Rue de La Rochefoucauld, PARIS (IXe)

ABONNEMENTS :	Un An	6 Mois
Paris, Départements et Alsace-Lorraine	8 fr.	4 fr.
Union Postale	10 »	5 »

Envoi franco d'un Numéro spécimen sur demande.

STUDIA-LUX

Nouvel Art Graphique
Estampes Photographiques

Berger-Carême & Cie

LES STUDIA-LUX SE FONT EN TOUS FORMATS

Exposition Permanente 28, Avenue des Champs-Élysées.

TÉLÉPHONE 573.02

Caractère Grasset, de la Fonderie Peignot.

Reproductions Artistiques

par la Photocollogravure

(American Enamel Process)

Procédés nouveaux de Reproduction par la Trichromotypographie

de tous TABLEAUX, AQUARELLES, PASTELS

IMPRESSIONS ARTISTIQUES

de Catalogues, Affiches, Tableaux-Réclame

en Typogravure et Lithographie

L. GEISLER

Aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges). — PARIS, 60, Rue de La Rochefoucauld (IX^e^)

Téléphone 271-94

IDEAL

Marque déposée

Les clichés photographiques des scènes d'intérieur ont été obtenus par les **Appareils** et la **Poudre Éclair IDÉAL.**

Pour tous renseignements, s'adresser à M. d'OSMOND,

39, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS.

Le Portrait par la Photographie

PAUL BERGER

62, Rue Caumartin

(Hôtel privé)

Téléphone 269-17

MÉDAILLE D'OR

Exposition Universelle — PARIS 1900

Contre LA CHUTE DES CHEVEUX

Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE

Faites usage du Merveilleux **Pétrole HAHN**

ANTISEPTIQUE

Souverain p^r^ développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.

ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.

Exposition de 1900 : Grand Prix

Violet Parfumeur PARIS

SAVON ROYAL DE THRIDACE

SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins p^r^ Hygiène de la Peau et Beauté du Teint

---

L'IMMALINE

MARQUE DÉPOSÉE EN 1904

SÈVE CAPILLAIRE

FORTIFIE LA CHEVELURE et lui donne un éclat incomparable. — *Maintient l'ondulation.*

SOUVERAINE contre la CALVITIE

Favorise la repousse par son action énergique sur les bulbes capillaires.

PRIX DU FLACON : 6 fr. — 11 fr. le DEMI-LITRE. — 20 fr. le LITRE.

L. CHOMEAU, Spécialiste, 4, Boul^d^ Voltaire, PARIS.

EN VENTE : Salons de Coiffure et envoi *franco contre mandat.*

REVUE ALSACIENNE ILLUSTRÉE

PUBLICATION DE LUXE, TRIMESTRIELLE

Format in-4°. — Sixième Année.

Cette Revue forme chaque année, un volume de 250 pages, contenant environ 200 illustrations dans le texte et 16 à 20 planches hors-texte (eaux-fortes, bois, lithographies, etc.).

Elle étudie la vie et les œuvres des Alsaciens illustres, l'histoire, l'ethnographie, la topographie, les monuments du pays, l'art populaire ancien et le mouvement artistique contemporain, en un mot : tout ce qui contribue à faire mieux connaître et aimer l'Alsace.

Chaque fascicule, en outre, comprend une *Chronique d'Alsace-Lorraine.* Des notices biographiques et nécrologiques y fixent le souvenir des personnages marquants ; les principales publications intéressant la province y sont analysées ; enfin, une rubrique spéciale illustrée de nombreuses gravures, enregistre les *faits et documents* utiles à retenir : littérature, beaux-arts, archéologie, folklore, politique, droit, économie politique, agriculture, commerce et industrie, statistique, etc.

Abonnement pour une année :

STRASBOURG, 15 francs ; ALSACE-LORRAINE, 17 francs ; FRANCE et ÉTRANGER, 19 francs.

A Strasbourg, aux bureaux de la Revue, *27, rue des Serruriers ; à Paris, à la* Revue Théâtrale, *60, rue de La Rochefoucauld et chez tous les Libraires.*

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU FIGARO

26, Rue Drouot, 26, Paris

LA COLLECTION de la Revue Théâtrale RELIÉE DE LA I^re^ SÉRIE

Prix : 18 francs

Nous recommandons ces Spécialités

PASTILLES VOGUET

QUINO-PHOSPHATÉES

Toniques, Fortifiantes, Anti-déperditrices

Contiennent l'extrait sec et les mêmes principes médicamenteux du **Vin Voguet.**

Anémie, Chlorose, Tuberculose, Neurasthénie, etc.

Entretiennent les **forces**, préviennent la **fatigue**, la **soif** chez les **professeurs, chanteurs, militaires, cyclistes, chasseurs, sportsmen**, etc.

Elles sont utiles surtout aux **chanteurs** *par leur action tonique spéciales aux cordes vocales.*

La boîte, **2 f. 90 ;** les 6 boîtes, **16 f. 50**

Mandat à la demande franco

LE VIN VOGUET

Combat énergiquement le **mal de mer, le soulage** avec **efficacité.**

Il **fortifie** les **cordes vocales,** rend la **voix souple** et **claire.**

L'usage du **VIN VOGUET,** même prolongé, ne cause ni **trouble gastro-intestinal**, ni **constipation ;** aucun **alcool** n'entre dans la macération des produits médicamenteux.

CONSULTEZ VOTRE MÉDECIN

PLUSIEURS MÉDAILLES D'OR DIPLOMES D'HONNEUR

VIN VOGUET

AU VIEUX MUSCAT

DU CÉLÈBRE CLOS DE L'ARCHEVÊCHE

"CARTHAGE"

QUINO- Glycéro Phosphate de Chaux QUINQUINA

-PHOSPHATÉ Glycéro Phosphate de Soude KOLA-COCA

Épuisement, Neurasthénie, Anémie, Chlorose, Tuberculose, Dyspepsies, Fièvres paludéennes, Maladies chroniques, Diabète, Convalescence de la Grippe, et des Maladies Fébriles, Allaitement, &a&a&a

MODE D'EMPLOI 2 ou 3 VERRES à MADÈRE par JOUR

PRIX de la BOUTEILLE 5 FRANCS

DANS TOUTES LES PHARMACIES ET L'ETRANGER

Dépôt Général : **44, boulevard Haussmann,** en face l'Opéra

PAUL DEFRANCE & C^ie^. PHARMACIEN. — PARIS-FRANCE

PASTILLES VOGUET

ANTI-DIABÉTIQUES

(Sans Sucre, ni Féculents)

Toniques et régulatrices de la nutrition aux

Glycéro Phosphate de Chaux ; Glycéro Phosphate de Soude ; Méthyl-arsinate de Soude ; Quinquina, Kola, Coca, Bardane.

Diabète, Glycosurie, Affaiblissement général, Anémie, Neurasthénie qui en dérivent

La boîte, **3 f. 90 ;** les 6 boîtes, **22 f. 50**

Par mandat-poste franco

Pour ces **TROIS SPÉCIALITÉS** exiger l'**Etiquette** avec **Deux Moines** et la **Croix**

Se **méfier** des **contrefaçons.**

Dépôt du **CARDINAL QUINQUINA**

ABSOLUMENT PUR

Ajouter 85 cent. en mandat et colis postal 3, 6 boîtes

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux CHATELLES, par RAON-L'ÉTAPE (Vosges)

REPRODUCTIONS ARTISTIQUES. — PHOTOCHROMIE D'APRÈS NATURE. — REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DIVERSES. — AFFICHES CHROMOTYPOGRAPHIQUES. PROCÉDÉ DES TROIS COULEURS. — PROGRAMMES POUR CONCERTS, TOURNÉES THÉATRALES. — ILLUSTRATIONS D'OUVRAGES. — ALBUMS. — CATALOGUES.